Universités de Metz et de Nancy 1
Mémoire de Maîtrise Sciences et Techniques

Homophobie, mal-être et culture dominante

Monsieur Stéphane AUROUSSEAU

MST « Conception et réalisation de projet d'innovation et d'intervention »

Mémoire soutenu en septembre 2004

« Homo…
Oui, c'est une malédiction familiale depuis toujours.
Tous les Lee ont eu des mœurs perverses.

Ah, je ne pourrais jamais oublier
l'horreur qui paralysa ma lymphe dans mes glandes
quand ce mot infamant cingla mon esprit hébété.
J'étais un homosexuel.

Je songeais à ces travestis minaudant,
ces pseudo-femelles peinturlurées que j'avais vu à Baltimore dans un club.
Faisais-je vraiment partie de cette sous humanité ?

Dans un brouillard total, j'errais au hasard comme un homme blessé jusqu'à l'âme.
Je n'avais qu'une envie, me détruire.
Mais une vielle folle, pleine de sagesse,
Bobo, nous l'appelions,
m'expliqua que j'avais le devoir de vivre et de porter ma croix bien haut,
avec fierté ».

Le Festin nu de David Chronenberg,
d'après le roman de William Burroughs

« Le mot ‘communautarisme’ est la signature lexicale
de tout discours visant à discréditer
la politisation des questions minoritaires »

Philippe Mangeot,
Dictionnaire de l’homophobie.

Sommaire

Introduction

L'objet de la présente étude n'est pas de réaliser une comparaison sur l'échelle de la douleur et de la souffrance entre une population homosexuelle et une population hétérosexuelle. Il s'agit encore moins de dresser un réquisitoire contre les personnes d'orientation hétérosexuelle. Elle sont, elles aussi et à leur manière, victimes des normes de genre et de sexe qui prétendent régire l'intimité au profit d'un certain ordre moral. Il n'est pas question non plus de démontrer un quelconque lien entre homosexualité et mal de vivre mais, au contraire, d'analyser les liens de cause à effet entre l'homophobie d'une culture dominante fondée sur le patriarcat et l'hétéro sexisme et le mal-être des personnes aux orientations sexuelles non-conventionnelles.

Des contraintes personnelles ont obligé l'auteur de ce mémoire à le réaliser sur une durée de quatre ans. Au cours de cette période, la problématique du mémoire a sensiblement évolué. L'approche de départ qui s'intéressait aux liens entre l'homophobie et les comportements suicidaires des personnes homosexuelles a été réorientée vers l'analyse des rapports entre la culture dominante et le mal-être des gays et des lesbiennes. Cette évolution, nous la devons au fait d'avoir acquis une meilleure maîtrise de notre sujet grâce à quatre années supplémentaires de bénévolat dans une association LGBT[1]. Nous la devons également aux traitements des premiers résultats de nos enquêtes. Ceci nous a amené à considérer la question de la prévalence au suicide des minorités sexuelles, point de départ de nos recherches, comme le résultat le plus visible et le plus dramatique d'une énorme pression sociétale dont les conséquences sont multiples et souvent plus discrètes. Cette pression est homophobe mais ne peut se résumer à de l'homophobie. Il s'agit plus exactement de la pression d'une culture dominante sur un groupe minoritaire.

Afin de comprendre comment la culture dominante agresse la santé psychique et physique des gays et des lesbiennes, nous avons cherché à repérer tout au long de leurs vies puis à illustrer les formes de mal-être les plus récurrentes. Pour appréhender plus facilement cet immense terrain de recherche, nous avons construit un schéma censé conceptualiser les grandes étapes de la formation identitaire des homosexuels. Evidemment, ce schéma ne prétend pas refléter la diversité des parcours de vie mais doit mettre en lumière les expériences communes aux histoires individuelles. Il révèle les phases importantes et délicates du développement de la personnalité des gays et des lesbiennes : le refoulement de ses attirances, la prise de conscience de son orientation sexuelle, le coming-out, les premières expériences et les premières déceptions, enfin l'apprentissage de la gestion de la marginalité. Ces phases ne sont pas obligatoires et l'ordre de leur énumération ne correspond pas toujours aux vécus. Elles servent de trame à la fois au questionnaire, au guide d'entretien et à l'architecture du mémoire.

[1] Lesbienne, Gaie, Bi & Transsexuelle – Transgenre.

1 Les outils de l'étude

Dans la première partie de notre étude, nous nous attacherons d'abord à faire l'inventaire des théories que nous avons utilisées pour élaborer notre problématique. Nous présenterons ensuite nos hypothèses de travail ainsi que nos méthodes de recueillement et d'analyse des informations.

1.1 Les théories et les concepts mobilisés

La construction de la problématique et l'analyse des informations recueillies ont été réalisées en référence à quatre grands ensembles conceptuels.

1.1.1 La sociologie interactionniste de la déviance

L'étude de la déviance est née d'une approche renouvelée de l'étude de la délinquance par la sociologie interactionniste. Howard Becker[1] définit la déviance comme « l'ensemble des situations au cours desquelles certaines personnes définissent ce que d'autres font comme *mal* ou *immoral* ou – ce qui fut un progrès essentiel – comme le signe d'une maladie ». L'homosexualité est donc une déviance au sens que donne à ce mot l'Ecole de Chicago.

Outsider[2] d'Howard Becker et *Stigmate*[3] d'Erving Goffman sont deux ouvrages clefs de la sociologie interactionniste de la déviance. Leurs apports théoriques sont incontournables pour la réalisation de notre étude.

Dans *Outsider*, Howard Becker rappelle que le déviant ne l'est pas par nature. La déviance est un processus d'étiquetage sociale qui signale les individus qui ne respectent pas les normes en vigueur dans leur environnement. L'étude de la déviance comme interaction amène ainsi notre attention à se porter autant sur les motivations qui poussent un individu à transgresser les règles que sur les objectifs de ceux qui créent et font appliquer ces règles et que Howard Becker appelle les « entrepreneurs de morale ». Cette approche révolutionne l'étude de la marginalité, en se sens qu'elle ne porte pas un regard moraliste et disqualifiant mais scientifique. L'auteur de *Outsider* affirme que le sujet déviant apprend progressivement à contrecarrer les effets négatifs du marquage social qui agresse l'estime de soi et modifie l'identité sociale. A la suite des premières expériences, la stigmatisation incite le sujet à fréquenter d'autres déviants qu'il reconnaît comme ses pairs. C'est ce groupe de pairs qui lui apprendra diverses stratégies de résistance. Howard Becker parle de « carrière » pour désigner le parcours du déviant qui l'amène de sa première expérience à son intégration à un groupe capable d'auto justifier son comportement.

---

[1] Becker H., *Outsider*, Paris, Editions Métailié, 1985, p. 239.
[2] Ibid.
[3] Goffman E., *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les éditions de minuit, 1996.

Dans *Stigmate,* Erving Goffman insiste davantage sur la construction identitaire du stigmatisé. Celui-ci est porteur d'une caractéristique qui le discrédite aux yeux des « normaux ». Cette caractéristique est plus ou moins visible et handicapante. Par conséquent, celui qui la possède est tenté de contrôler très sévèrement l'information qu'il donne de lui même afin de la cacher. Il se construit ainsi une « identité personnelle ». A partir de son identité personnelle, son entourage va lui construire une « identité sociale virtuelle » composée des attributs du groupe auquel il est sensé appartenir. Pour l'individu qui réussit à dissimuler ce qui pourrait causer son discrédit, un fossé se creuse entre son identité sociale virtuelle et son « identité sociale réelle » composée des attributs du groupe auquel il se sait appartenir réellement. Selon Erving Goffman, l'écart qui sépare l'identité sociale réelle et l'identité sociale virtuelle d'une même personne installe le Moi de cette dernière dans une position précaire. Ce Moi, appelé « identité pour soi » dans *Stigmate,* se débat pour préserver son estime. Il adopte une attitude ambivalente, tantôt en faisant siennes les valeurs de la culture dominante, tantôt en s'alignant sur les valeurs du groupe stigmatisé.

1.1.2 La théorie Queer contre les intégrismes identitaires

La théorie Queer est née dans les années 80. Inspirée de la pensée de Michel Foucauld et de Gilles Deleuze, elle est le fruit de militants et d'intellectuels américains qui ne se reconnaissent plus derrière les courants majoritaires des cultures gay, lesbienne et féministe étasuniennes. Ces derniers regrettent que les stratégies de résistance actuelles amènent les groupes discriminés à se barricader derrière des identités aussi normatives et aliénantes que l'hétéro sexisme. C'est le cas pour la culture gay et lesbienne d'outre-atlantique qui a tendance à sacrifier sur l'autel de l'assimilation tout ce qui n'est pas respectable aux yeux de la culture dominante, quitte à créer ses propres marginaux (bisexuels, transsexuels, transgenres, travestis, hommes féminins, femmes masculines, hétéro non-conformistes…). C'est aussi le cas d'un certain féminisme qui enferme la femme dans un essentialisme puritain anti-sexe. La théorie Queer dénonce tous les carcans identitaires, ceux des majorités comme ceux des minorités. Sans condamner le principe des identités communautaires, elle souligne que celles-ci n'existent que pour être transgressées.

Les intégrismes identitaires[1] en matière de sexe et de genre sont fondés sur des principes dichotomiques : homme/femme, masculin/féminin, hétéro/homo. Ces catégories sont réductrices de la diversité humaine qui se comprend davantage en termes de continuum. Elles ne permettent pas d'aborder les « entre-deux » comme la bisexualité, l'androgynie, l'hermaphrodisme ou la transsexualité autrement que sous l'angle de l'aberration. Non seulement ces catégories sont réductrices mais elles sont mises en relation de manière arbitraire et systématique : Quand on est un homme, on est forcément masculin et hétéro. Quand un homme est féminin, il est suspecté d'être homo, c'est à dire de ne pas être « un homme, un vrai » mais presque une femme. Une lesbienne féminine est une hétéro qui s'ignore. Une lesbienne masculine est une femme qui veut devenir un homme. Un bisexuel est, au mieux, quelqu'un qui se cherche, au pire, un traître identitaire. Un transsexuel est un malade psychiatrique. L'hermaphrodite est un monstre…etc.

Cette suite de corrélations n'est pas hasardeuse mais repose sur un système de valeurs qui met en avant la supériorité du masculin sur le féminin et rejette du côté de la pathologie ou du diabolique tout ce qui révèle le côté illusoire de la frontière entre les sexes et les genres. Ce

---

[1] Dorais M., *Eloge de la diversité sexuelle*, Montréal, VLB éditeur, 1999, introduction.

système de valeurs, qui permet de hiérarchiser les individus, est appelé « hétéro sexisme » par les minorités sexuelles ou « patriarcat » par les mouvements féministes. L'hétéro sexisme n'est pas une donnée universelle et intemporelle. Il est le fruit de la culture scientifique occidentale de la fin du XIXème siècle qui a créé les concepts d'homosexualité et d'hétérosexualité comme elle a créé le concept de races avec les conséquences qu'on lui connaît.

La théorie Queer, quant à elle, dissocie et affirme le caractère indépendant des sexes biologiques (mâle, femelle, hermaphrodite ou intersexué), des genres (masculin, féminin, androgyne), des orientations sexuelles (hétérosexualité, homosexualité, bisexualité) et des identités de genre (se sentir homme ou femme) indispensables pour comprendre la transsexualité. Ce faisant, elle a élaboré un outil conceptuel qui permet de prendre en compte toute la diversité de la sexualité humaine, sans créer de catégories de parias ni enfermer les individus dans des identités stéréotypées. Elle révèle ainsi toute la violence des intégrismes identitaires véhiculés par la culture dominante hétéro sexiste.

1.1.3 Certains concepts de la psychanalyse freudienne

L'utilisation des ressources conceptuelles de la psychanalyse n'est pas anodine dans une étude consacrée à un thème en rapport direct avec l'homosexualité. En effet, nous ne pouvons pas ignorer les prises de position très critiques d'un nombre croissant d'intellectuels se revendiquant de la communauté gay à l'égard d'une discipline qu'ils jugent fondée sur des présupposés hétéro normatifs et qui est indéniablement instrumentalisée dans les débats politiques pour s'opposer aux revendications du mouvement LGBT[1] – (Cf. 4.2.2. Les origines de l'homosexualité selon la psychologie de comptoir).

Même si nous nous reconnaissons derrière les propos de Dider Eribon quand il affirme que la psychanalyse est devenue majoritairement un *« discours de la norme »*[2] et un « *dispositif de conservation sociale* », nous estimons que les mécanismes de base du fonctionnement du psychisme humain tels qu'ils sont décrits par Freud permettent efficacement d'appréhender comment et pourquoi s'élaborent des phénomènes récurrents de l'expérience homosexuelle.

La pulsion est le combustible du moteur psychique. La pulsion est une excitation ressentie par l'organisme qui se trouve en état de tension jusqu'à ce qu'il ait trouvé un moyen direct ou indirect de la satisfaire. Freud distingue deux grandes catégories de pulsions : les pulsions de vie et les pulsions de mort. Les pulsions de vie, dont font partie les pulsions sexuelles (Eros), sont des énergies qui poussent l'organisme à sa conservation. Les pulsions de morts (Thanatos) sont des énergies qui poussent l'organisme à sa destruction. Les pulsions de vie et de morts sont intimement imbriquées. Dans le cadre de notre étude, se sont évidemment les pulsions sexuelles qui attirent notre attention. L'homosexualité comme l'hétérosexualité sont des variantes de pulsions sexuelles qui se différencient par le choix de l'objet sur lequel elles se portent. Les pulsions sexuelles mettent durablement l'organisme en état de tension, étant entendu qu'on ne peut toutes les satisfaire. Ainsi la théorie freudienne décrit les pulsions sexuelles comme une source de frustration. Qu'en est-il alors de la frustration d'un individu d'orientation homosexuelle dont les pulsions sexuelles sont systématiquement brimées par les valeurs dominantes et qui met des années voir des décennies pour passer à l'acte ?

---

[1] Lesbien, Gai, Bi & Transsexuel – Transgenre.
[2] Eribon D., *Une morale du minoritaire. Variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001.

Les énergies psychiques (pulsions, émotions, souvenirs, traumatismes…) sont gérées par un dispositif que Freud divise en deux grandes parties, le Conscient et l'Inconscient. Le Conscient gère les énergies mobilisables par l'individu sans risque pour sa stabilité. L'Inconscient gère les énergies qui risqueraient de déstabiliser l'individu. Il atténue leur dangerosité grâce à une multitude de mécanismes de défense qui ne sont efficaces que s'ils s'opèrent à l'insu du sujet, c'est à dire de manière inconsciente. Ce sont ces mécanismes qui nous intéressent plus particulièrement car on les retrouve souvent à l'œuvre de manière exemplaire dans les trajectoires de vie des homosexuels confrontés à une identité sexuelle fortement stigmatisée et donc susceptible de les déstabiliser.

La manière dont Freud conceptualise la structuration identitaire d'un individu nous semble également particulièrement adaptée pour analyser les conflits internes que rencontrent beaucoup de gays et de lesbiennes dans la construction de leur identité. Selon la théorie freudienne, l'identité d'un individu se subdivise en trois instances : le Ca, le Moi et le Surmoi. Le Ca est la partie de l'identité composée par les pulsions. Le Surmoi est la partie de l'identité composée par les valeurs morales acquises. Le Moi est l'instance d'arbitrage entre le Ca et le Surmoi, c'est à dire entre les pulsions et les normes en vigueur. Comment se construit l'identité quand le Ca est en totale contradiction avec le Surmoi ? Comme nous le verrons, cette question se pose avec intensité pour beaucoup d'homosexuels.

1.1.4 Etiologie du suicide des jeunes homosexuels selon M. Dorais

Michel Dorais est professeur et chercheur en sociologie à l'Université de Laval, au Québec. Il travaille notamment sur les questions d'identités sexuelles et de genres. Michel Dorais a été sollicité par l'association québécoise *Gai Ecoute* pour réaliser une étude sur la question du suicide des jeunes homosexuels en difficulté vis à vis de leur identité.

C'est dans les années soixante-dix qu'une première étude[1] met en évidence un taux de suicide chez les jeunes homosexuels bien plus élevé que chez les jeunes hétérosexuels. Depuis, d'autres recherches comparatives[2], essentiellement nord-américaines, ont toutes fait état d'un nombre de tentatives de suicide de six à seize fois supérieur chez les jeunes hommes homosexuels.

Les recherches de Michel Dorais sur la question du suicide des jeunes gais sont publiées en octobre 2000 par le Centre de recherche sur les services communautaires de l'Université de Laval sous le titre *Mort ou fif. Contextes et mobiles de tentatives de suicide chez les adolescents et les jeunes hommes homosexuels ou identifiés comme tels.* En 2001, une version est publiée pour le public francophone européen. La publication de ce livre[3] a permis une

[1] Bell P.A. et Weinberg S.M., *Homosexualités*, Paris, Albin Michel, 1978.
[2] Bagley C. et Trembley P., "Suicidal Behaviours in Homosexual and Bisexual Males", *Crisis*, 1997, vol. 18(1).
Remafedy G. et autres, "The Relationship between Suicide Risk and Sexual Orientation: Results of a Population-Based Study" , *American Journal of Public Health*, 1998, vol. 88(1).
Garofalo R. et autres, "Sexual orientation and risk of suicide attempts among a representative sample of Young", *Archives of Paediatric and Adolescent Medicine,* 1999, vol. 153(5), p. 487-93.
Cochran S. et Mays V., "Lifetime prevalence of suicide symptoms and affective disorders among men Reporting same-sex sexual partners: result from NHANES III", *American Journal of Public Health*, 2000, vol. 90(4), p. 573-78.
[3] Dorais M., *Mort ou fif. La face cachée du suicide chez les garçons,* Montréal, VLB éditeur, 2001.

reconnaissance timide de la réalité de ce problème de santé publique auprès des professionnels français concernés dont beaucoup continuent à manifester un scepticisme pour le moins orienté idéologiquement.

Michel Dorais a identifié deux grands profils de jeunes homosexuels en fonction de l'âge auquel ils se découvrent : Il y a les « Précoces » et les « Tardifs ».

- ✓ Les « Précoces » se découvrent entre six et quatorze ans sous la pression de leur entourage qui les a étiquetés du fait de leur non conformité de genre (un garçon féminin). Ils subissent un ostracisme d'autant plus lourd à supporter que rares sont ceux qui leur viennent en aide.
- ✓ Les « Tardifs » se révèlent plus tard, à la fin de l'adolescence ou au début de l'âge adulte. Etant en conformité avec les normes de leur genre (un garçon masculin), ils sont identifiés en tant qu'hétérosexuels. La peur du rejet de leur entourage contribue à retarder le moment où ils mettront en adéquation leur identité sexuelle avec leur rôle social.

Les « Tardifs » et les « Précoces » adoptent des stratégies pour faire face à l'agressivité de leur environnement et pour contourner le malaise qu'ils ressentent devant la découverte de leurs attirances. Michel Dorais a conceptualisé quatre de ces stratégies sous la forme de parcours types :

- ✓ Le « garçon parfait » : La stratégie du garçon parfait consiste à compenser ses attirances cachées en s'efforçant de répondre au plus prés des attentes sociales de son environnement. Il est insoupçonnable d'avoir des attirances homosexuelles, quitte à passer pour asexué.
- ✓ Le « PD de service » : C'est le cas du jeune identifié très tôt comme garçon homosexuel. Il subit la violence de ses camarades.
- ✓ Le « caméléon » : Il joue à se montrer hétérosexuel et n'hésites pas à adopter des comportements homophobes pour parfaire son rôle.
- ✓ Le « rebelle » est un cas plutôt rare. Conscient de ce qu'il est et de l'injustice qu'il subit, il oriente sa colère contre ses agresseurs.

Quel que soit le parcours emprunté par ces jeunes, ils se retrouvent tous plus ou moins confrontés à leurs contradictions, à l'isolement, à la honte et à la stigmatisation. Souvent privés de repères valorisants ou de personnes ressources, ils s'épuisent moralement. Les moins résilients sombrent dans la dépression et sont particulièrement enclins à commettre une tentative de suicide.

1.2 La méthodologie et le recueil des informations

Par méthodologie, nous entendons d'abord la construction de la problématique de notre étude. Une fois les hypothèses de travail définies, il nous a paru nécessaire de réaliser un modèle chronologique sensé schématiser le parcours identitaire des gays et des lesbiennes. Ce modèle séquentiel a pour objectif de quadriller le champ exploratoire et de donner une portée collective à nos analyses.

1.2.1 Elaboration de l'hypothèse centrale

Il est difficile d'être homosexuel dans une société qui réprouve l'homosexualité, tel est l'hypothèse de départ de l'étude. Cette assertion , entendue comme hypothèse de travail, est loin d'être un lieu commun partagé par le plus grand nombre. Elle induit en effet un processus de victimisation que beaucoup d'homosexuels et d'hétérosexuels rejettent pour des raisons opposées. Les uns refusent d'être considérés comme victimes, les autres d'endosser le rôle de coupables. Nous n'avons évidemment pas l'intention de désigner des victimes et des coupables. Il s'agit d'étudier un phénomène sociale qui dépasse la responsabilité individuelle des particuliers, sans l'exclure totalement.

Pourquoi serait-il difficile d'être homosexuel dans nos sociétés occidentales qui semblent pourtant avoir fait d'énormes progrès depuis les trente dernières années en matière de tolérance vis à vis des gays et des lesbiennes ? Pour répondre à cette question, appuyons nous sur la citation suivante[1] extraite de *Stigmate* dans laquelle Erving Goffman redéfinit le phénomène de tolérance vis à vis des individus stigmatisés.

« *Que l'individu stigmatisé puisse se laisser prendre à trop présumer de l'acceptation polie qu'on lui accorde, voilà qui en montre bien le caractère conditionnel. C'est aux normaux à ne pas le laisser aller au-delà du point où la tolérance leur est encore facile – ou, au pis, déjà difficile. On demande donc, poliment, aux stigmatisés de faire preuve de savoir-vivre et de ne pas trop profiter de leur chance. Il ne convient pas qu'ils éprouvent les limites de l'acceptation qu'on leur accorde, ni qu'ils s'en prévalent pour de nouvelles exigences. La tolérance fait presque toujours partie d'un marché.*

Le caractère réel d'une bonne adaptation est dès lors évident. Il s'agit de faire en sorte que l'individu stigmatisé s'accepte joyeusement et spontanément comme identique pour l'essentiel aux normaux, tout en se tenant volontairement à l'écart des situations où ces derniers risqueraient de voir la tolérance qu'il lui manifeste leur rester en travers de la gorge.

Puisque cette ligne de conduite est préconisée par ceux qui adoptent le point de vue de la société en général, on doit s'interroger sur son utilité pour les normaux. Cette utilité, c'est que l'injustice et la souffrance que représente le poids d'un stigmate ne leur apparaissent jamais ; qu'ils n'ont jamais à s'avouer combien limités sont leur tact et leur tolérance ; enfin qu'ils peuvent demeurer relativement à l'écart de tout contact contaminant avec les stigmatisés, relativement en sécurité dans leurs images d'eux mêmes ».

Goffman décrit la tolérance comme un processus ambivalent qui consiste à accorder certaines largesses aux stigmatisés en gage du maintien de la frontière entre « *normaux* » et déviants. Ainsi, si depuis trente ans les sociétés occidentales sont plus tolérantes à l'égard des homosexuels, elles n'ont pas remis en cause cette frontière. Les gays et les lesbiennes sont tolérés à condition qu'ils ne renient pas leur assignation sociale de déviants. Or c'est justement cette assignation qui est ébranlée par les plates-formes politiques actuelles des mouvements LGBT[2]. Contrairement aux années soixante-dix, ces derniers ne prônent plus la subversion mais revendiquent le droit au mariage, le droit à l'adoption…, c'est à dire l'égalité des droits. Si les revendications en faveur de l'égalité des droits rencontrent de telles

[1] Goffman E., *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les éditions de minuit, 1996, p. 143, 144.
[2] Lesbiens, Gais, Bi, Transsexuels – Transgenres.

résistances, c'est sûrement parce qu'elles sont perçues comme une menace pour la frontière entre « *normaux* » et déviants. C'est d'ailleurs ce que disait en termes politiquement corrects la droite catholique française lorsqu'elle dénonçait en 1999 le brouillage des repères au moment des débats parlementaires sur le Pacte Civil de Solidarité.

Si la tolérance est un « *marché* », il se pourrait qu'il s'agisse d'un marché de dupes. Sans négliger les acquis de la dépénalisation et d'une certaine normalisation de l'homosexualité, nous nous interrogerons dans cette étude sur les conséquences que peuvent avoir pour les gays et les lesbiennes le fait de vivre dans une société qui leur apprend si bien qu'ils sont des marginaux tolérés. L'hypothèse de travail que nous nous proposons de vérifier est donc la suivante :

La société hétéro sexiste, bien que de plus en plus tolérante, n'en continue pas moins à assigner les homosexuels aux rôles de déviants. Ce marquage social génère durablement stigmatisation, honte et mal-être. Il attaque l'estime de soi et, au final, influence profondément la construction identitaire des gays et des lesbiennes. Pour faire face à l'agressivité de la culture dominante, ces derniers développent des stratégies de résistance qui ne sont véritablement efficaces que lorsqu'elles s'appuient sur une culture communautaire.

1.2.2 Construction d'un modèle séquentiel

En s'inspirant du concept de « *carrière déviante*[1] » d'Howard Becker, nous avons construit un modèle séquentiel qui révèle les étapes importantes et récurrentes de la formation identitaire des personnes homosexuelles. La synthèse de nos connaissances préalables sur le sujet nous a permis de repérer cinq grandes étapes. Ces étapes théoriques ne constituent pas un cursus obligatoire et l'ordre de leur énumération, bien que logique, ne résiste pas toujours à l'épreuve de la réalité.

1. le refoulement : ce terme est celui que les gays et les lesbiennes emploient souvent eux-mêmes pour désigner la période qui précède la prise de conscience de leur orientation sexuelle. Il faut le considérer ici comme un vocable communautaire, indépendamment de son acception psychanalytique même s'il en est directement inspiré.
2. la prise de conscience de son homosexualité : c'est le moment où l'individu arrive à identifier et à donner un nom à ses attirances pour des personnes du même sexe.
3. le coming-out : il s'agit encore d'un vocable communautaire qui désigne l'étape pendant laquelle l'individu déclare son homosexualité à autrui.
4. les 1er expériences et les 1er déceptions dans la vie affective et amoureuse pour des personnes du même sexe.
5. l'apprentissage de la gestion de la marginalité.

Ces cinq étapes forment un schéma chronologique qui servira de trame à notre mémoire. Ce schéma doit nous permettre de mieux situer et illustrer les différentes formes de mal-être rencontrées par les homosexuels tout au long de leur parcours identitaire.

---

[1] Becker H., *Outsider*, Paris, Editions Métailié, 1985, chap. 2.

1.2.3 La pluralité des méthodes de recueillement des informations

La diversité des méthodes de recueillement des informations résulte de l'évolution de la problématique. Cette évolution a rendu nécessaire l'approfondissement de certaines pistes de réflexions, elles-mêmes suggérées par les premiers retours d'informations.

1.2.3.1 Le questionnaire

Notre étude se penchait initialement sur la question du suicide et de la dépression des individus aux orientations sexuelles non conventionnelles. La problématique ainsi orientée vers l'intimité de la souffrance réduisait considérablement le nombre de personnes potentiellement prêtes à réaliser un entretien. L'administration d'un questionnaire anonyme nous apparaissait alors comme le moyen le plus adapté pour obtenir un maximum d'informations sur un sujet aussi sensible.

Les objectifs du questionnaire sont :

1. de mesurer la fréquence des épisodes dépressifs et suicidaires sur un échantillon de personnes homosexuelles.
2. de vérifier la pertinence des causes présumées de ces états dépressifs et suicidaires.
3. d'identifier les périodes à risques en suivant la trame du modèle séquentiel de la formation identitaire des gays et des lesbiennes.

Le questionnaire est composé de trente-sept questions qui ont été préalablement testées par trois personnes pour vérifier que leur formulation soit suffisamment explicite. Cette phase test a donné lieu à quelques modifications lexicales et syntaxiques. La version finale[1] du questionnaire est construite en huit parties :

- ✓ Une introduction classique cible le public concerné (les « *hommes et les femmes (…) qui se définissent comme homosexuel(le)s* ») et inscrit le questionnaire dans le cadre d'une étude réalisée par l'association *Couleurs Gaies*. Elle insiste sur l'anonymat du document et en précise le « mode d'emploi ».
- ✓ La deuxième partie cherche à mesurer la pression homophobe de l'entourage familiale et de l'environnement social de l'individu.
- ✓ La troisième partie essaie d'évaluer la fréquence des relations qu'entretient l'individu avec son groupe de pairs.
- ✓ La quatrième partie questionne l'individu sur la perception de son identité sexuelle par lui même et par son entourage avant la prise de conscience de son orientation sexuelle, puis s'intéresse aux conditions de cette prise de conscience.
- ✓ La cinquième partie questionne l'individu sur les conditions de son coming-out.
- ✓ La sixième partie questionne l'individu sur les conditions de son entrée dans l'affectivité et la sexualité homosexuelle.
- ✓ La septième partie permet d'identifier les principales caractéristiques du profil social du répondant.
- ✓ La huitième partie essaie de repérer à chaque étape du modèle séquentiel les symptômes de la dépression et de la crise suicidaire.

---

[1] La version finale du questionnaire est consultable en annexes 1.

Le questionnaire se présente en six pages A4. Il se remplit en moyenne en quinze minutes. Il a été administré au cours de l'année 2001 de manière très hétéroclite. Photocopié en deux cent exemplaires, il a été proposé aux associations et aux commerces communautaires homosexuels de Metz et de Nancy. Les associations ont été plus réceptives que les commerces. Une association nancéienne, *Homonyme*, l'a proposé aux personnes qui fréquentent sa permanence. A Metz, l'association *Couleurs Gaies* qui comptait alors une centaine de membres l'a envoyé par courrier à ses adhérents répartis sur toute la Moselle. Les trois commerces qui ont accepté de diffuser le document le laissaient en dépôt sur une table.

Soixante-dix questionnaires nous ont été retournés. Soixante-six sont issus des réseaux associatifs et quatre proviennent des commerces. Le déséquilibre des retours entre associations et commerces a sans doute un impact sur les résultats de l'enquête mais qui travaille sur la population homosexuelle doit faire le deuil de la représentativité de son échantillon. Quant à savoir quelle est la nature de cet impact, on peut se perdre en conjectures. Dans quelle mesure le public qui fréquente les associations est-il différent de celui qui fréquente les commerces ?

Les données de l'enquête ont été traitées par un logiciel statistique. Les premiers résultats donnent à notre échantillon le profil suivant :

- ✓ 78% des répondants sont des hommes contre 22% de femmes.
- ✓ 38% sont titulaires d'un diplôme du second ou troisième cycle universitaire contre 14% d'un CAP – BEP.
- ✓ 84% sont célibataires contre 6% de PaCSés et 7% de divorcés.
- ✓ Les catégories socioprofessionnelles les plus représentées sont les employés (30%), les cadres (13%), les chômeurs et RMIstes (12%), les professeurs (10%).
- ✓ 41% ont un revenu mensuel compris entre 900 et 1500 euros, 32% gagnent moins de 900 euros, 27% plus de 1500 euros.

Sans surprise, une majorité de répondants ont fait des études supérieures et disposent de revenus convenables : c'est une constante statistique des résultats obtenus par questionnaires. Cette majorité contraste avec une proportion non négligeable de personnes que l'on devine dans la précarité (12% de chômeurs et RMIstes – 32% ont un revenu inférieur à 900 euros). La disparité hommes – femmes (78% contre 22%) est le reflet de la composition moyenne des associations homosexuelles mixtes.

1.2.3.2 Les entretiens

Quatre entretiens[1] ont été réalisés au total. Ils ont tous eu lieu au domicile de l'enquêteur et étaient enregistrés avec l'accord des personnes interrogées. Seuls les deux premiers étaient prévus au départ afin d'apporter des compléments d'informations qualitatifs par rapport au questionnaire.

[1] Les retranscriptions des quatre entretiens sont consultables en annexes 2.

1.2.3.2.1 Deux récits de vie pour deux cas extrêmes

On peut considérer les deux premiers entretiens comme des récits de vie. Les deux personnes interrogées sont deux hommes que nous avons sollicités en connaissance de cause : Henry[1] est un étudiant de vingt et un an qui nous a révélé avoir été sujet par le passé à de graves crises suicidaires en partie liées à son orientation sexuelle. Jean est un homme marié de quarante-huit ans qui a connu de longs épisodes dépressifs manifestement provoqués par la difficulté d'accepter et de vivre son homosexualité. La question qui leur a été posée en guise d'amorce et de cadre est la suivante :

« *La question que je vais te poser est simple. Je voudrais que tu me racontes ton vécu d'homosexuel, depuis le début jusqu'à aujourd'hui, en sachant évidemment qu'il va falloir que tu synthétises. Je te laisse mettre l'accent sur les choses qui te semblent être plus importantes que d'autres* ».

L'entretien a duré trente minutes avec Henry. L'ambiance était tendue car il évoquait des événement récents et était encore sous le choc de sa dernière crise suicidaire qui datait de la veille. Nous n'avions pas imaginé qu'Henry puisse être toujours suicidaire et, qui plus est, sans suivi médical et psychologique. Le ton était moins grave avec Jean qui nous a raconté son parcours en une bonne heure. De nombreuses questions ont été posées à Henry et à Jean pendant les entretiens. Il s'agissait de les aider à ordonner leurs souvenirs en fonction du modèle séquentiel et de vérifier des interprétations.

1.2.3.2.2 Deux cas plus ordinaires analysés au regard de la contextualisation représentationnelle

A ces deux premiers entretiens, nous avons voulu en ajouter deux autres réalisés de manière à expérimenter une technique de recherche utilisée en psychologie sociale : la contextualisation représentationnelle. Appliquer à notre sujet d'étude, cette méthode nous permet de mesurer l'estime de soi des gays et des lesbiennes interrogés et de détecter chez eux des sources de mal-être qui passent plus inaperçues que des épisodes dépressifs ou suicidaires. Elle se révèle efficace pour mettre en lumière la manière dont les personnes homosexuelles se positionnent avec plus ou moins d'aisance ou de difficultés par rapport aux normes dominantes et au groupe de pairs.

La contextualisation représentationnelle est issue de la théorie de l'identité sociale de l'Ecole de Bristol qui met l'accès sur les stratégies individuelles et collectives pour retrouver une identité sociale positive. Cette technique consiste à dresser une cartographie de l'identité sociale d'un individu en construisant un tableau qui distingue l'estime positive (SOI +) et négative (SOI -) que le sujet à de lui d'une part, et d'autre part la perception positive (NON SOI +) et négative (NON SOI -) qu'il se fait d'un groupe d'opposition dans un situation sociale définie. Il suffit ensuite de remplir les différentes parties du tableau avec les occurrences relevés dans l'entretien et qui sont en rapport avec l'estime de soi et la perception du groupe d'opposition. Une fois complété, le tableau forme l'Espace Elémentaire de l'Identité Sociale (E.E.I.S.) de la personne interrogée. Les entretiens sont guidés par des questions qui amènent l'individu à produire un discours sur lui et sur les autres auxquels il est sensé s'opposer dans un contexte précis.

---

[1] Tous les prénoms des personnes interrogées dans les entretiens sont des pseudonymes.

Dans le cadre de notre mémoire, nous avons testé cette méthode avec deux personnes, Giselle et Bertrand. Giselle a vingt-sept ans. Bertrand en a vingt-neuf. Nous les avons sollicité car ils nous ont dit ne jamais avoir connu d'épisode dépressif ou suicidaire directement lié à la difficulté d'assumer et de vivre leur orientation sexuelle. Chacun des deux entretiens a duré environ vingt-cinq minutes.

Nous avons posé trois questions[1] à Giselle et à Bertrand. Ces questions devaient les amener à s'exprimer sur l'estime qu'ils se portent et les inciter à se comparer au groupe de pairs (« *les autres homosexuels* ») et au groupe d'opposition (« *les hétérosexuels* »). Ces comparaisons sont de nature à mettre en évidence la nature des liens attractions/répulsions du sujet avec sa vison personnelle de la culture communautaire homosexuelle et de la culture dominante hétéro centrée. La formulation des questions est volontairement vague et réduite au minimum. Toute consigne d'explicitation développée pourrait fortement orienter les propos des personnes interrogées susceptibles de reproduire un discours pré-construit à la simple évocation de mots clefs. Ces discours pré-construits, en tant que vecteur des valeurs de la culture hétéro centrée ou de la culture communautaire homosexuelle, sont justement les cibles privilégiées de celui qui mène l'entretien. Il doit donc les saisir au passage sans les susciter outre mesure. Par exemple, nous avons préféré employer l'expression « homosexuels en général » à celle de « communauté homosexuelle ». Le mot « communauté » est en effet un des ces mots clefs susceptibles de déclencher un discours fleuve pré-construit alors que le sujet n'y aurait pas forcément fait référence de manière spontanée.

L'analyse des E.E.I.S.[2] de Giselle et de Bertrand nous délivrera des informations précieuses sur les relations qui existent entre l'estime de soi des gays et des lesbiennes et leur degré d'intégration à la culture dominante et à la culture communautaire de leur groupe de pairs.

1.2.3.3 La méthode des scénarii

Cette nouvelle technique est expérimentée depuis peu en sociologie. Elle consiste à soumettre à la réflexion collective d'un groupe de pairs réuni pour la circonstance un scénario présentant une situation sociale archétypale. L'objectif est de capter des informations produites dans l'interaction provoquée par la discussion autour des thèmes suggérés par le scénario. Cette méthode est conçue pour permettre la production d'un type de discours complémentaire de celui produit avec des entretiens. En effet, l'interaction rend plus discrète la présence de l'enquêteur et libère la parole des personnes interrogées en tant qu'« experts ». Même si les thèmes sont suggérés par le scénario, les participants sont libres d'orienter la conversation dans la direction de leur choix.

Nous avons soumis trois scénarii[3] à la réflexion d'un groupe de neufs personnes composé de quatre lesbiennes, quatre gays et d'un homme hétérosexuel. Le groupe s'est réuni dans les locaux où se tenaient à l'époque les permanences de l'association Couleurs Gaies. Les scénarii ont été élaborés dans le but de vérifier, à travers les propos tenus par les participants, la pertinence des causes de mal-être que nous présumions récurrentes chez les homosexuels.

[1] Le guide d'entretien utilisé pour Giselle et Bertrand est consultable en annexes 2.
[2] Les Espaces Elémentaires des Identités Sociales de Giselle et de Bertrand sont consultables au ch. 4.3.3.
[3] Les trois scénarii sont consultables en annexes 2.

Les conversations du groupe autour des trois scénarii ont été enregistrées avec l'accord préalable des participants[1]. Les trois enregistrements durent une vingtaine de minutes chacun.

Le premier scénario cherche à vérifier l'hypothèse selon laquelle la multiplication des partenaires sexuels chez les homosexuels est la conséquence de leur incapacité à stabiliser leurs relations affectives, cette incapacité étant elle même source d'une grande détresse morale. Cette hypothèse est une idée très répandue dans l'opinion publique. Elle est souvent partagée par les plus concernés. La question du multipartenariat, véritable emblème communautaire, amène également les participants à se positionner par rapport au groupe de pairs et à ses normes en matière de sexualité, de vie de couple, de fidélité…etc.

Le deuxième scénario part du présupposé qu'un individu qui se découvre homosexuel se met à la recherche de ses pairs pour rompre son isolement social et affectif. Il rencontre alors le « milieu ». Ce vocable communautaire désigne l'ensemble des lieux où les gays et les lesbiennes se retrouvent et où ils sont suffisamment nombreux pour pouvoir imposer des normes sociales différentes de celles de la culture dominante. La plupart des homosexuels ont une très mauvaise opinion du « milieu ». Ce scénario doit nous aider à comprendre la nature du lien attraction/répulsion qu'éprouvent beaucoup d'homosexuels à l'égard du « milieu ». Il interroge les participants sur la fiabilité de leurs réseaux de solidarité.

Le troisième scénario cherche à susciter des témoignages sur l'homophobie quotidienne et à mettre en évidence le mal-être subi par les personnes qui cachent leur orientation sexuelle à tout ou partie de leur entourage.

1.2.3.4 Expérience du terrain

L'auteur de ce mémoire préside l'association *Couleurs Gaies, Centre Lesbien, Gay, Bi et Trans de la Moselle,* depuis sa création en 1999. La réalisation de cette étude s'appuie donc aussi sur une expérience personnelle forte de plusieurs centaines de conversations, dans le cadre d'entretiens d'écoute ou pas, avec des personnes homosexuelles issues de toutes les générations et tous les horizons sociaux.

[1] Les conversations du groupe ont été intégralement retranscrites et sont consultables en annexes 2.

2 Etre ou ne pas être

(Les formes du mal-être jusqu'à la prise de conscience de son homosexualité)

La plupart des gays et des lesbiennes affirment être homosexuels depuis toujours. Ils disent avoir repéré les premiers signes tangibles de leurs attirances sexuelles pour des personnes du même sexe dès la prime enfance. Mais quand on approfondit la question, on se rend compte qu'ils opèrent en fait une re-signification après coup de ces premiers signes qu'ils ne liaient pas à l'époque à une orientation sexuelle ou à une identité particulière. Prendre conscience de son homosexualité, c'est faire le rapprochement entre ses émois et une étiquette sociale qui véhicule essentiellement honte et stigmatisation. Cette prise de conscience peut être précoce ou tardive. Elle dépend d'une interaction sociale complexe, propre à chaque individu. Dans cette partie de notre étude, nous nous consacrerons à l'analyse des difficultés rencontrées par les gays et les lesbiennes pendant la période de leur vie qui va jusqu'à la prise de conscience de leur homosexualité. Il ne s'agit pas d'une période de latence mais d'une étape identitaire capitale qui structure durablement la personnalité des celles et ceux qui y sont confrontés.

2.1 L'apprentissage du complexe d'infériorité

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

> -*« Stéphane : Le fait d'assumer maintenant ton homosexualité ne te donne pas l'espoir que ton moral aille mieux dans quelque temps ?*
> *-Henry : J'ai du mal à y croire.*
> *-Stéphane : Pourquoi ?*
> *-Henry : Parce que j'ai un gros manque de confiance en moi. En fait, j'ai des gros complexes d'infériorité ».*

Avant même de se découvrir homosexuel, l'individu se sent souvent disqualifié par rapport aux attentes sociales de son environnement. Ce sentiment est le fruit d'un long processus qui amène la personne à s'approprier des exigences morales à l'opposé de ces aspirations les plus profondes et encore inconscientes. Elle intègre un complexe d'infériorité dont les effets se feront ressentir durablement, comme en témoigne l'exemple d'Henry.

2.1.1 La famille: lieu de reproduction de l'hétéro normativité

« Famille, définition : cellule structurante pour chiens et chats[1] *»*

Madame H est un humoriste travesti célèbre dans la communauté gay et lesbienne. Cette boutade qu'il place dans ses spectacles traduit à la fois la méfiance des militants de la cause LGBT[2] à l'égard des psy et le sentiment largement partagé par les homosexuels que la famille n'a pas été pour eux un cadre propice à leur construction identitaire.

---

[1] Madame H, *Le petit Madame H illustré, ………………………………………………………………*

[2] Lesbienne, Gaie, Bi & Transsexuel – Transgenre.

L'enfant est fortement influencé par son environnement social qui lui transmet la plupart du temps les valeurs de la culture dominante hétéro sexiste. La famille, entendue au sens traditionnelle du terme, joue un rôle primordial dans la transmission de ces valeurs. C'est d'abord au sein de sa famille que l'enfant intègre une ligne de conduite en matière de genre, d'affectivité et de sexualité. Il est rare que l'horizon social grandissant de l'enfant vienne contrarier cette ligne de conduite.

Dans son entretien, Giselle décrit très bien la pression familiale qui pèse sur l'éducation des enfants :

Entretien N° 3 : Giselle, 27 ans.

« (…) ma sœur et Georges sont vus comme des pestiférés parce qu'ils n'ont toujours pas baptisé leur fille et qu'ils n'ont pas l'intention de le faire. Et ma mère m'a déjà demandé à moi de convaincre ma sœur de baptiser sa fille. Alors que plus personne ne va à l'église, plus personne ne croit en Dieu mais ça fait rien. Il faut quand même que la petite soit baptisée. Si elle est baptisée, elle fera sa communion. Si elle a fait sa communion, elle fera sa confirmation et elle se mariera à l'église et ainsi de suite et le cycle continue ».

On reconnaît généralement que les nouvelles générations prennent leurs distances avec les modèles traditionnels. Peut-être sous-estime t-on la prégnance de ces normes qui orientent encore beaucoup de monde dans la seule perspective du mariage, clef de voûte du système hétéro sexiste.

Entretien N° 3 : Giselle, 27 ans.

« Ma sœur est sortie avec Romain. Ensuite ils (les parents) ont dit : « Ca fait X temps que vous sortez ensemble, il faudrait penser à vous marier ». Ils se sont mariés. Ils voulaient un petit mariage, ils ont eu un gros mariage en grandes pompes, avec toute la famille qui peut pas se voir…enfin l'horreur. Au bout d'un certain nombre d'années de mariage, ils ont acheté une maison, une grosse voiture. Et puis : « Tiens, ça fait X années que vous êtes mariés. Quand est-ce que vous avez un petit ? ». Ma mère qui tricotait des layettes et qui les montrait à ma sœur…enfin l'horreur total. Du coup, ils ont eu un enfant, parce qu'ils en voulaient mais aussi pour satisfaire leurs parents. Et c'est pareil du côté de Georges. Georges, il m'a toujours juré par monts et par vaux qu'il ne se marierait pas. Aujourd'hui, il est marié et il attend un enfant. Et il s'est marié parce qu'il attendait un enfant. Et il a cédé aussi à la pression de sa belle famille, parce qu'il n'a plus de famille(…) »

La famille aborde rarement la sexualité de manière frontale avec les jeunes. Quand elle le fait, c'est généralement en termes d'imprécation, pour mettre en garde contre les dangers fantasmés ou réels qu'elle comporte : hier la masturbation, aujourd'hui le sida.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

« La seule éducation sexuelle que je connaissais, celle que mon père m'avait inculquée, c'était que la masturbation était très dangereuse, que ça pouvait rendre sourd, etc. Donc, toutes ces inepties ».

L'ignorance aidant, la visibilité médiatique accrue des gays et des lesbiennes attisent chez une partie de la population la crainte d'un « prosélytisme », notamment auprès des jeunes. Cette

peur s'exprime sans ambiguïté. On serait étonné si l'on pouvait dénombrer le nombre de parents qui enjoignent expressément leurs enfants à l'hétérosexualité, à grand renfort de menaces. *« Si un jour tu deviens lesbienne, tu peux prendre la porte ». « Petit, si tu me ramènes un homme la maison, je te tue».* Nous avons souvent entendu les élèves des établissements scolaires où nous avons travaillé répéter ce genre de propos tenus par leurs parents.

Au delà de ces mises en garde, l'imposition des normes en matière de sexualité se réalise essentiellement par l'intermédiaire d'un autre discours, beaucoup plus prolixe, celui qui régit les genres masculin et féminin. La famille est souvent très attentive au moindre signe qui dénote chez l'enfant une non-conformité de genre.

Entretien N°1: Henry, 21 ans.

> *« C'est parce que, tout simplement, à trois ans, il voyait bien que je n'étais pas un garçon comme les autres. C'est à dire, par exemple, au lieu de m'intéresser au sport, aux voitures, au foot, j'étais un garçon plutôt efféminé quand j'étais petit. Et mon père, il n'aimait pas trop çà ».*

La non-conformité de genre est redoutée car elle est perçue à tort comme le présage d'une non-conformité sexuelle. Elle est régulièrement sanctionnée par des brimades. Un petit garçon tombe et se fait mal ; Il se fera entendre dire que les garçons ne pleurent pas.

2.1.2 Sentir une différence

Entretien N°1: Henry, 21 ans.

> *« Je me suis toujours senti homosexuel. Disons que c'était latent jusqu'à l'âge de quinze ans . Je me suis toujours senti différent et c'est à quinze ans que j'ai réussi à mettre un nom sur cette différence ».*

Malgré cet apprentissage qui s'apparente à un véritable « bourrage de crâne », certains ressentent très tôt le sentiment diffus d'une différence. Cette différence est en fait une inadéquation entre les valeurs qu'on leur inculque en matière de genre et de sexualité et leurs premiers émois affectifs, sensuels et sexuels.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

> « -Jean: *Je me suis découvert homosexuel, je dirai, dès la plus petite enfance, bien avant la puberté. J'étais attiré par tout ce qui était masculin, tout ce qui était des photos d'hommes par exemple. Un homme torse nu, je trouvais ça beau. J'étais très troublé à l'époque ».*
>
> (…)
>
> *- Stéphane: A quel âge peux-tu dire que tu t'es défini comme homosexuel ?*
> *-Jean: Dès huit / neuf ans, j'ai ressenti l'homosexualité.*
> *-Stéphane: Tu as ressenti que tu étais attiré par les hommes mais est-ce que tu arrivais à mettre un mot sur ce que tu ressentais. A quel âge tu t'es dit à toi même que tu étais homosexuel ou quelque chose d'autre ?*
> *-Jean: Je dirais que c'était à seize ans, pas avant. En fait, je ne savais pas ce que c'était que l'homosexualité ».*

Le sentiment de cette différence n'est pas tout de suite synonyme de malaise. Il le devient quand l'individu pressent que cette particularité encore indéfinissable pourrait causer son discrédit au regard des normes hétéro sexistes qu'il a déjà intégrées.

2.1.3 L'injure, sentinelle de la norme

Entretien N°1: Henry, 21 ans.

« Et après j'ai eu droit à l'insulte suprême : Espèce de sale PD ».

« Au commencement, il y a l'injure. Celle que tout gay peut entendre à un moment ou à un autre de sa vie, et qui est le signe de sa vulnérabilité psychologique et sociale. « Sale pédé » (« sale gouine ») ne sont pas de simples mots lancés au passage. Ce sont des agressions verbales qui marquent la conscience. Ce sont des traumatismes plus ou moins violemment ressentis sur l'instant mais qui s'inscrivent dans la mémoire et dans le corps (car la timidité, la gêne, la honte sont des attitudes corporelles produites par l'hostilité du monde extérieur). Et l'une des conséquences de l'injure est de façonner le rapport aux autres et au monde. Et donc de façonner la personnalité, la subjectivité, l'être même d'un individu[1] *».*

Les récits de vie de Jean et Henry corroborent complètement l'analyse que Didier Eribon fait de l'injure dans *Réflexions sur la question gay.* Les deux hommes, qu'une génération sépare, ont été marqués avec la même intensité par cette violence symbolique. A la lecture de l'entretien d'Henry, il apparaît très clairement que celui-ci a été psychologiquement détruit par son père pendant son enfance. Le père, qui ne supportait pas la non-conformité de genre de son fils, s'épanchait en insultes.

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

-Stéphane : Tu crois vraiment que ton père aurait pressenti chez toi une homosexualité latente et que ce serait la cause de son comportement ?
Henry : Oui, parce qu'il m'insultait. Il y avait les insultes qui suivaient : gonze, chiffe mole, bon à rien. Et puis plus tard, les insultes qu'il m'envoyait à la face : tas de merde, cochon ».

Jean n'a jamais subi ce genre de violence verbale dans son milieu familial. C'est au lycée qu'il y a été confronté après s'être fait surprendre avec un de ses camarades.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

-« Stéphane: Et qu'est-ce qui t'a amené à comprendre que tu étais homosexuel. C'est le fait d'avoir eu un rapport avec un autre garçon ou le fait d'avoir eu à subir la violence des autres.
-Jean: C'est le fait d'avoir eu à subir la violence des autres. En me faisant traiter de PD, j'ai fait le rapprochement entre ce que je vivais et l'homosexualité. Avant, si tu veux, tout était innocence. C'était vraiment de l'inconscience. Ca ne pouvait pas être interdit. C'est à partir du moment où j'ai été confronté aux autres, à leur violence, que j'ai pris conscience que ce que je faisais était de l'homosexualité ».

[1] Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999, première partie.

Ces deux cas démontrent de manière exemplaire le caractère performatif de l'injure homophobe. L'énoncé injurieux, prononcé en prenant à témoin ceux qui s'érigent spontanément en gardiens des normes sociales, devient une réalité tangible. C'est la stigmatisation de son intimité par l'injure qui amène Jean à « devenir homosexuel », c'est à dire à se reconnaître derrière une identité marginalisée. L'histoire d'Henry est plus troublante encore car elle fait écho à une théorie très contestée (une de plus) qui cherche à construire la genèse de certains comportements homosexuels.

« Le garçon efféminé est stigmatisé depuis sa petite enfance comme un être à part : ses camarades se moquent de lui et le rejettent. Ses parents aussi le traitent d'une façon particulière : la mère tend à le surprotéger, et le père à s'éloigner de lui. Ces attitudes affecterons probablement le développement sexuel de l'enfant ; ne pourraient-elles pas contribuer à son éventuelle homosexualité ? (…) Si cela était vrai, nous verrions comment un attribut probablement inné (le fait d'avoir, par exemple, un tempérament plus timide ou sensible) se transforme, pour des raisons strictement culturelles, en un facteur influant sur l'orientation sexuelle[1] » .

Selon cette théorie rapportée par Marina Castañeda dans *Comprendre l'homosexualité*, les propos injurieux du père d'Henry, mécontent de la non-conformité de genre de son fils, auraient contribué à faire de ce dernier un homosexuel. S'il y a de nombreux contre-exemples qui pourraient remettre en cause la pertinence de ce concept, on peut être sûr que l'injure paternelle a détruit l'enfant, devenu aujourd'hui un jeune adulte en proie à de graves crises suicidaires et percevant son homosexualité comme une émasculation pratiquée par son père.

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

> *« Je pense que mon père ne m'a pas permis d'avoir confiance en moi dans le sens où il m'écrasait tout le temps et où il me rabaissait. Je pense que s'il avait été plus gentil avec moi, s'il m'avait accordé plus de valeur, je pense que j'aurais été un homme, disons un vrai, entre guillemets ».*

L'injure homophobe est omniprésente : « enculé, tapette, tantouze, PD, pédale, lope, lopette, gouine, travelo… » sont des occurrences très prisées sur le marché de la grossièreté. Tellement ordinaire, l'injure homophobe ne se remarque plus si l'on ne prend pas un peu de recul et de temps pour analyser ce qui sort spontanément de notre bouche et de celles de la plupart de nos concitoyens. Il en est exactement de même pour l'injure sexiste : « putain » sert pour certains à ponctuer leurs phrases d'une interjection, « salope » est un grand classique, « con » est tellement galvaudé qu'on en a oublié que ce mot désigne à l'origine le sexe de le femme. Ce n'est pas un hasard si les injures les plus utilisées dans nos sociétés sont en rapport avec la sexualité et le genre. Ces injures ont une double fonction :

1. Comme toutes les injures, elles servent à blesser et à humilier les personnes à qui elles sont adressées.
2. Elles rappellent à tout un chacun la place qui doit être la sienne dans une société régie par des règles hétéro sexistes.

Ce système de valeurs, qui place fondamentalement le masculin au dessus du féminin, ne tolère pas la transgression réelle ou supposée des genres. Or justement, l'homosexualité est perçue comme une transgression des rôles sexuels attribués à un genre ou à l'autre. L'insulte

[1] Castañeda M., *Comprendre l'homosexualité*, Paris, Robert Laffont, 1999, p. 60.

« enculé » est révélatrice de cette conception de l’homosexualité et du lien que fait le quidam entre l’orientation sexuelle et le genre. Un « enculé » est un homme qui trahirait sa condition masculine en endossant un rôle sexuel traditionnellement dévolu à la femme. Une « gouine » est une femme qui aurait la prétention de jouer le rôle sexuel et social de l’homme. L’homosexualité est donc accusée d’ébranler la frontière entre les genres. Cette frontière est jalousement gardée car d’elle dépend la hiérarchie qui place l’homme au dessus de la femme. Fidèle à ce principe, il arrive souvent que seul l’individu qui transgresse son rôle social dans un rapport sexuel entre personnes du même sexe soit considéré comme homosexuel et stigmatisé.

L’injure homophobe, sentinelle de l’hétéro sexisme, nous apprend que le discrédit s’abat sur celui qui transgresse son genre. Ainsi, avant même de se savoir homosexuels, les gays et les lesbiennes ont acquis le dispositif culturel de leur aliénation.

2.2 « Refoulement » et stratégies d’évitement

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

> -« *Stéphane: Tu t’es marié à vingt huit ans. Entre seize ans et vingt huit ans, dans quel état d’esprit tu étais ?*
> *-Jean: Refoulé* ».

Le « refoulement » est un vocable communautaire que les gays et les lesbiennes emploient souvent eux-mêmes pour désigner la période qui précède la prise de conscience de leur orientation sexuelle. Pendant cette période, l’individu dénie son identité alors que les signes manifestes de ses attirances affectives et sexuelles pour des personnes du même sexe se multiplient. Tous les homosexuels ne sont pas confrontés à cette phase de déni. Celles et ceux qui vivent dans un cadre familial moins homophobe ou hétéro normé peuvent prendre conscience très rapidement de leur homosexualité. Néanmoins, le « refoulement » reste une expérience très partagée. Sa durée dépend de l’environnement social. Elle peut se prolonger plusieurs décennies. Elle commence quand l’individu comprend que la différence indéfinissable qu’il ressent pourrait le disqualifier à ses yeux et à ceux de son entourage.

2.2.1 Le refoulement et les autres mécanismes de défense du Moi

A la puberté, quand les pulsions sexuelles s’affirment, le Moi de l’adolescent homosexuel est écartelé entre son Ca qui lui fait désirer des personnes du même sexe et son Surmoi hétéro normé. Si l’individu ne dispose pas des ressources culturelles nécessaires pour modifier les exigences et les critères d’idéalisation de son Surmoi, le Moi développe des mécanismes de défense pour préserver un équilibre psychique général.

Le « refoulement » au sens que lui donnent les homosexuels dans leurs conversations courantes est une utilisation abusive du terme freudien. Il désigne, en fait, l’ensemble des mécanismes de défense du Moi déstabilisé par les signes tangibles de l’homosexualité. Le refoulement est un de ces mécanismes. Il en existe d’autres : le contre-investissement, la formation réactionnelle, la formation substitutive, la sublimation, l’identification, la

projection, la dénégation, l'annulation, le déplacement, l'isolation, le clivage, le dédoublement du Moi…etc.

2.2.2 Le refoulement

Selon la théorie freudienne, le refoulement constitue la première ligne de défense psychique d'un individu. Refouler, c'est rendre inconscient une pulsion contraire aux valeurs du Surmoi et capable de déstabiliser le Moi. Le refoulement permet de préserver l'équilibre du Moi, en aucun cas de faire disparaître l'énergie pulsionnelle. Celle – ci est mise en quarantaine au niveau de l'Inconscient, qui ne peut pas indéfiniment absorber tout le refoulé. Quand l'Inconscient est saturé ou inefficace, le Moi met en place d'autres mécanismes de défense, dont on trouvera ci-dessous quelques exemples adaptés à notre sujet.

2.2.3 Le contre-investissement

Le contre-investissement consiste à détourner l'énergie pulsionnelle initialement portée sur un objet interdit vers un objet autorisé.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

-« *Jean : J'avais un dérivatif à l'époque, j'avais une passion, c'était la moto. Quand je faisais de la moto, j'oubliais tout. Avec les copains, en moto, on ne parlait pas de sexe. On était carrément plongé dans la moto du matin au soir. Tout le pognon passait là dedans. On partait en voyage et la sexualité, on en parlait pas du tout. Et puis un jour ou l'autre, tout se termine.*

(…)

-Stéphane: Tu t'es marié à vingt huit ans. Entre seize ans (âge de la prise de conscience) *et vingt huit ans, dans quel état d'esprit tu étais ?*
-Jean: Refoulé. J'avais tout axé sur une passion qui était la moto. Tout était axé là-dessus. Tout ce que je faisais, tout tournait autour de la moto, les rencontres dans les cafés entre copains…Ce que j'aimais dans la moto, c'était rencontrer des gens différents parce que c'était un moyen de marquer sa différence. C'est pas comme aujourd'hui où c'est devenu presque un hobby de riche. A l'époque, c'était pas du tout ça. On se défonçait. La moto, c'était comme une drogue, comme une personne. Mes sentiments d'affection se reportaient sur la moto. Et puis, un jour, il a fallu que je vende ma moto parce que j'avais plus de pognon. C'est là que j'ai rencontré ma femme ».

La cas de Jean est archétypal. D'une part, la moto apparaît clairement comme un objet investi des pulsions sexuelles et affectives en lieu et place d'une personne. D'autre part, l'investissement dans cette passion est explicitement décrit comme un moyen de marquer une différence et d'éviter la confrontation avec la sexualité.

2.2.4 La formation réactionnelle

La formation réactionnelle est un processus proche du contre – investissement. L'énergie pulsionnelle initialement portée sur un objet interdit est cette fois-ci détournée vers un objet non seulement autorisé mais aussi opposé.

Le cas de Luc ; un élève très appliqué :
(témoignage recueilli dans une association LGBT[1])

Luc est un lycéen studieux, totalement absorbé par ses études. Soucieux d'atteindre toujours une certaine perfection, il est capable de travailler très longtemps sur un devoir sans jamais être satisfait du résultat. A chaque récréation, Luc se précipite en étude pour réécrire avec minutie ses cours notés à la hâte sous la dictée du professeur. Chez lui, il passe des heures à ranger sa chambre, à aligner les livres dans sa bibliothèque, à disposer symétriquement les stylos sur son bureau. Officiellement, il n'a pas le temps d'avoir une petite amie. En fait, Luc est très attiré par un de ses camarades de classe. Il lui est impossible de concevoir cette réalité bien qu'il fasse fréquemment des rêves érotiques homosexuels.

Avec son souci de l'ordre qui confine à la maniaquerie, Luc présente les symptômes d'une névrose obsessionnelle. En psychopathologie, la névrose obsessionnelle est souvent le signe de la formation réactionnelle. Se sentant souillé par ses désirs homosexuels inconscients, Luc préserve son Moi en investissant cette énergie pulsionnelle dans le travail scolaire et des comportements traditionnellement valorisés. Nous avons pu observer que la formation réactionnelle était souvent à l'origine de la personnalité et du comportement du « garçon parfait[2] » selon la typologie de Michel Dorais.

2.2.5 La formation substitutive et la sublimation

Avec la formation substitutive, l'objet interdit sur lequel se porte au départ l'énergie pulsionnelle est remplacé par un objet qui lui est réellement ou symboliquement associé. Quand la pulsion s'investit dans un objet considéré comme noble ou supérieur, on peut également parler de sublimation.

Le cas de Francine ; une amie dévouée :
(témoignage recueilli dans une association LGBT)

Francine est au collège. Elle est très proche de Lucie qu'elle considère comme sa meilleure amie. Francine ne manque pas une occasion de lui faire plaisir. Elle se débrouille pour être toujours à côté d'elle. Elle rêve très souvent de Lucie. Dans ses rêves, Lucie est toujours en danger ou blessée. Pour la sauver, elle doit tantôt la porter pour la mettre à l'abris, tantôt la déshabiller pour la panser.

Francine se souvient encore aujourd'hui de la connotation érotique que prenaient ces manipulations corporelles oniriques. En fait, elle était amoureuse et éprouvait du désir envers sa meilleure amie. Etant dans l'incapacité psychique d'affronter cet amour et ce désir, elle les

[1] Lesbienne, Gaie, Bi & Transsexuel – Transgenre.
[2] Cf. chap. 1.1.4.

sublimait en une forte amitié. Cette amitié prenait dans ses rêves une tournure toute chevaleresque, empreinte d'un érotisme dissimulé derrière des mises en scène qui l'autorisaient à toucher Lucie. L'amitié amoureuse est un grand classique de la formation substitutive, tout comme la sublimation de ses affects vers un objet spirituel.

Le cas d'Alain ; ancien séminariste:
(témoignage recueilli dans une association LGBT)

Alain est un jeune homme d'une trentaine d'année, très cultivé, souriant et posé. Il est venu plusieurs fois de Belgique pour assister aux permanences de l'association. Il nous raconte qu'il se destinait à la prêtrise mais qu'il vient de quitter le séminaire peu de temps avant son ordination. Avec beaucoup de lucidité et de philosophie, il interprète son entrée au séminaire comme la conséquence d'une foi sincère conjuguée au refoulement de ses attirances terrestres pour les personnes du même sexe.

2.2.6 L'identification et la projection

Le couple identification – projection est le mécanisme de défense du Moi qui est sans doute à l'origine de la personnalité du « caméléon[1] » telle qu'elle est décrite par Michel Dorais. Le « caméléon » joue à se montrer hétérosexuel et n'hésite pas à adopter des comportements homophobes pour parfaire son rôle. Mais l'homophobie du « caméléon » ne lui sert pas uniquement de couverture. Elle lui permet d'extérioriser ses attirances homosexuelles perçues comme une menace intérieure capable de déstabiliser son Moi. Ses attirances sont projetées sur un bouc-émissaire. Ce dernier lui fournit en même temps l'occasion de s'identifier à un agresseur, celui-là même dont il pourrait être la victime.

Nous sommes intimement convaincus que le mécanisme identification – projection explique beaucoup des actes de violences homophobes.

Le cas de Vincent ; victime d'une agression homophobe sur un lieu de drague :
(témoignage recueilli dans une association LGBT)

Vincent se promène à trois heures du matin dans un jardin public qui sert la nuit de lieu de rencontres pour hommes homo et bisexuels. Vincent croise sur son chemin deux jeunes hommes qui l'abordent en lui demandant de l'argent. Vincent n'a pas le temps de répondre. Il reçoit une première volée de coups qui le met à terre. Le passage à tabac continue alors que la victime est au sol et que ses agresseurs lui demandent d'avouer qu'il est « PD ». Ils repartiront avec le portable de la victime.

Ces agressions sont malheureusement fréquentes. La Police nationale les qualifie de « vol avec violence ». On peut pourtant se demander ce qu'espéraient voler deux hommes à trois heures du matin dans un jardin public notoirement connu pour être un lieu de drague homosexuelle. Nous croyons que pour un certain nombre de ces actes de violence homophobe, la motivation donnée par les agresseurs n'explique pas tout. Sans affirmer que tous les agresseurs de gays et de lesbiennes sont des homosexuels refoulés, il est à parier que beaucoup d'entre eux sont travaillés par des fantasmes érotiques inavouables.

[1] Cf. chap. 1.1.4.

L'insulte homophobe procède de la même dynamique. François Delors, un psychosociologue belge, avançait[1] l'hypothèse selon laquelle l'insulte homophobe révélait plus d'informations sur l'insulteur que sur l'insulté. Quand un homme en traite un autre d'« enculé », il en dit plus sur ses fantasmes que sur les pratiques sexuelles de la personne à qui l'insulte est adressée. A priori, ce raisonnement pourrait paraître peu crédible mais il suffit d'observer une altercation entre deux individus qui s'insultent pour percevoir la dimension sexuelle et souvent homo-érotique de ce rapport de force. Cette hypothèse est probablement inspirée des théories du philosophe Michel Foucauld qui considère que tout rapport de pouvoir est empreint d'érotisme de la même manière que toute relation sexuelle implique un jeu de pouvoir.

2.2.7 L'isolation

L'isolation est un processus qui consiste à scinder la pulsion en séparant la représentation de l'affect. La représentation peut ainsi demeurer dans le Conscient car elle est désamorcée de sa charge affective. L'isolation peut s'exprimer physiquement par la volonté de mettre une distance entre soi et l'objet.

Le cas de David : une rupture amicale inexpliquée :
(témoignage recueilli dans une association LGBT)

David a quatorze ans. Il fréquente quotidiennement Ludovic qu'il considère comme son meilleur ami. Un jour, à la sortie du collège, Ludovic passe son bras autour du cou de David. Ce geste amical rend David particulièrement mal à l'aise. Il finit par enlever violemment de son cou le bras de son ami. Le lendemain, sans aucune explication, David cesse de parler à Ludovic, qui cherchera en vain pendant plusieurs mois à savoir pourquoi son ami ne daigne plus lui adresser la parole. Cette rupture inexpliquée durera huit ans. A vingt-deux ans, David prend conscience de son homosexualité et interprète son passé au regard de cet évènement. Il retrouve Ludovic et lui révèle qu'il y a huit ans, le geste affectif de son ami lui a fait ressentir un désir intense impossible à accepter. Pour éviter de renouveler cette expérience déstabilisante, David, qui ne comprend alors pas ce qui lui arrive, choisit de ne plus fréquenter Ludovic. En outre, à la suite de ce trauma, il s'imposera désormais une distance corporelle avec tous ses amis.

Afin d'éviter de ressentir un affect susceptible de nuire à son équilibre psychique, David s'est mis à fuir physiquement tous les objets qui pourraient lui faire vivre ou rappeler cet affect. Henry nous fait un aveu à peu près identique.

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

-« *Stéphane : Comment étais tu perçu ?*

-Henry : J'étais perçu comme quelqu'un de froid et d'asocial. C'était moi qui fuyait les autres, surtout les garçons ».

---

[1] Delors F. dans un séminaire donné en juillet 2002 lors des Universités d'Eté Euro-méditerranéennes des Homosexualités (UEEH) de Marseille. Les actes des UEEH sont disponibles sur demande auprès de l'association organisatrice (www.ueeh.org.fr).

Dans l'exemple suivant, la jeune fille se protége non pas en refoulant l'affect, qui ne lui est pas désagréable, mais la représentation qui pourrait l'amener à identifier une attirance homosexuelle.

Le cas de Mélissa : le rêve de la femme sans tête :
(témoignage recueilli dans une association LGBT)

Mélissa a quinze ans. Elle est amoureuse de Sylvie, une de ses camarades de classe. Mélissa fait régulièrement des rêves érotiques dans lesquels elle fait l'amour avec une femme dont elle ne voit jamais la tête. Depuis qu'elle sait qu'elle est lesbienne, Mélissa a pris conscience que la femme sans tête de ses rêves était Sylvie. Elle ne comprend pas comment une chose si évidente ait pu lui échapper aussi longtemps.

2.2.8 Fuir quand on ne peut plus se fuir

Il est un temps pour tous les gays et les lesbiennes qui s'ignorent où les mécanismes de défense du Moi contre les signes manifestes et dérangeants de l'homosexualité deviennent inopérants. Quand l'individu n'a plus les ressources psychiques pour éviter d'être confronté à la réalité de son identité, il arrive qu'il trouve une ultime stratégie d'évitement : la fuite.

La fuite est sans doute le résultat d'une projection : le mal-être ressenti étant attribué à des facteurs exogènes, il s'agit de fuir le monde qui nous entoure pour aller mieux.

Le cas de Yoann : six mois de bohème en Guadeloupe :
(témoignage recueilli dans une association LGBT)

Yoann débute dans la vie active comme jeune cadre à Paris. Il a vingt-quatre ans et gagne déjà bien sa vie. On ne lui a jamais connu de petite-amie. Subitement, il donne sa démission et part sur un coup de tête en Guadeloupe. Il y vivra six mois, dormant tantôt sous les ponts tantôt à l'hôtel, au gré des petits boulots qu'il arrive à trouver. De retour en France métropolitaine, il prend conscience de son homosexualité.

Yoann est lui aussi un « garçon parfait » qui n'a vécu que pour ses études et quelques hobbies. A vingt quatre ans, l'entrée dans la vie active l'oblige à se poser des questions qu'il avait éludées jusqu'alors. Sous la pression de ses contradictions internes, Yoann (se) fuit en Guadeloupe, en espérant confusément y trouver les solutions à son mal-être identitaire. L'histoire de Grégory est sensiblement la même.

Le cas de Grégory : prendre le premier train :
(témoignage recueilli dans une association LGBT)

Grégory est un étudiant particulièrement studieux et mal dans sa peau. Il a vingt deux ans. Le soir, il lui arrive de plus en plus souvent de se promener à la gare. Il aime regarder les trains circuler et s'imaginer monter au hasard dans le premier qui passe, pourvu qu'il parte loin. Grégory ne passera jamais à l'acte mais se découvrira homosexuel deux mois plus tard.

Yoann et Grégory ont connu la même envie de partir à des moments similaires de leur vie, quelques temps avant d'être capables de se désigner comme homosexuels. Cette envie de fuir nous rappelle le choix de la moto comme moyen d'évasion pour Jean.

Malheureusement, il existe une autre façon de (se) fuir : le suicide.

Dans leur livre *Homosexualités & suicide*[1], Eric Verdier et Jean-Marie Firdion font la synthèse de propos tenus par plusieurs psychiatres qui tendent à démontrer que l'acte suicidaire est fondamentalement un acte de fuite.

« La tentative de suicide relève d'un mode de passage à l'acte qui, selon certains cliniciens, serait à classer parmi les comportements de fuite (…) Cette mise en acte aurait pour objectif d'éviter la dépression profonde et la souffrance qui va de paire. Tout projet d'en finir avec la vie sous-tend, chez le jeune, un projet de se défaire de cette vie là qui lui paraît, soudainement ou non, insupportable ; cette démarche ne doit pas se confondre avec un refus de la Vie. Se donner la mort, ce ne serait pas 'tuer soi', mais tuer des parties de soi ou, plus souvent, tuer l'autre en soi (…), vouloir anéantir des pensées inacceptables, détruire le corps propre perçu comme étranger et menaçant ».

Sur 70 répondants au questionnaire, dix disent avoir pensé au suicide[2] avant la prise de conscience de leur homosexualité. Une personne seulement avait élaboré un projet de réalisation. Aucune n'est passée à l'acte. 16% des items relatifs à un symptôme de dépression[3] ont été cochés pour la période antérieure à la prise de conscience de l'homosexualité des répondants.

2.3 Se le dire

En adaptant la célèbre phrase de Simone de Beauvoir à notre sujet, on pourrait dire qu'on ne naît pas homosexuel mais qu'on le devient. On le devient quand on fait le rapprochement entre ses émois et une étiquette sociale. Cette prise de conscience ne devient effective que lorsque l'individu réussit à mettre un mot derrière ce qu'il ressent ou ce qu'il a déjà commencé à vivre. Cette étape « de verbalisation pour soi » est un moment fort et souvent fondateur dans la construction identitaire des gays et des lesbiennes.

2.3.1 Les détonateurs

La prise de conscience de son homosexualité peut-être précoce ou tardive, selon la typologie de Michel Dorais[4]. Les « Précoces » prennent conscience de leur homosexualité avant l'âge de 15 ans, les « Tardifs » après 15 ans. Selon les résultats de notre questionnaire, les « Tardifs » (51,42%) sont presque aussi nombreux que les « Précoces » (48,56%). Même si 7,14% des répondants disent avoir eu conscience de leur homosexualité dés la petite enfance, c'est entre 12 et 15 ans et entre 18 et 25 ans que les prises de conscience sont les plus nombreuses (25,71%).

---

[1] Verdier E. & Firdion J-M., *Homosexualités et suicide ,études, témoignages et analyse,* Montblanc, H&O éditions, 2003, p. 33.

[2] cf. en annexes 1 le tableau statistique 1 qui transcrit les réponses à la questions 37 du questionnaire : « Avez-vous déjà eu des idées suicidaires ? ».

[3] cf. en annexes 1 le tableau statistique 2 qui transcrit les réponses à la question 36 du questionnaire sur les symptômes de la dépression.

[4] Cf. chap. 1.1.4.

Tableau 3 - Question 11 du questionnaire:
A quel âge avez-vous clairement compris que vous étiez homosexuel(le) ?

	Effectifs	%
Petite enfance (avant 6 ans)	5	7,14
Enfance (6 à 12 ans)	11	15,71
Pré-adolescence (12 à 15 ans)	18	25,71
Cumul « Précoces »	34	48,56
Adolescence (15 à 18 ans)	13	18,57
18 à 25 ans	18	25,71
25 à 40 ans	5	7,14
Cumul « Tardifs »	36	51,42
Total	70	100 %

L'analyse des sous-populations « Hommes », « Femmes », « Jeunes » et « Vieux » issues de notre échantillon devrait nous permettre de vérifier si l'âge de la prise de conscience est en rapport, d'une part avec la condition sociale des individus en fonction de leur sexe, et d'autre part avec une éventuelle évolution de la société qui se lirait au travers de la comparaison entre les générations.

Tableau 4 – Question 11 du questionnaire (sous-populations) :
A quel âge avez-vous clairement compris que vous étiez homosexuel(le) ?

	Hommes		Femmes		Jeunes		Vieux	
	Effectifs	%	Effectifs	%	Effectifs	%	Effectifs	%
Petite enfance	4	7,41	1	6,67	3	7,14	2	6,90
Enfance	7	12,96	3	20	7	16,67	3	10,34
Pré-adolescence	15	27,78	3	20	11	26,19	7	24,14
Cumul « Précoces »	26	48,15	7	46,67	21	50	12	41,38
Adolescence	10	18,52	3	20	7	16,67	6	20,69
18 à 25 ans	14	25,93	4	26,67	13	30,95	6	20,69
25 à 40 ans	4	7,41	1	6,67	1	2,38	5	17,24
Cumul « Tardifs »	28	51,85	8	53,33	21	50	17	58,62
Total	54	100	15	100	42	100	29	100

Malgré les réserves que l'on pourrait opposer aux chiffres obtenus à partir de la sous-population « Femmes » dont l'effectif est trop restreint pour que les résultats soient significatifs, cette analyse nous permet d'entrevoir des tendances. Les répondantes semblent avoir prises plus tardivement conscience de leur orientation sexuelle que les répondants

(53,33% de « Tardives » pour 51,85% de « Tardifs »), même si l'écart qui sépare les deux sexes est minime. Cet écart est par contre nettement plus prononcé entre les « Jeunes »[33] et les « Vieux » (50% de « Jeunes précoces » contre 41,38% de « Vieux précoces »), ce qui semble confirmer qu'il est aujourd'hui plus facile de s'identifier comme homosexuel que par le passé. Il serait cependant abusif d'en déduire qu'il est plus facile de vivre cette identification.

La propension des lesbiennes de notre échantillon à se découvrir plus tardivement que les gays rejoint les résultats d'une étude américaine de 1979 citée par Marina Castañeda dans son livre *Comprendre l'homosexualité*[34]. Ce petit décalage entre les filles et les garçons peut trouver une explication dans le fait que les principaux « détonateurs » de ces prises de consciences n'agissent pas avec la même intensité chez les hommes et chez les femmes.

Le premier de ces « détonateurs » est la visibilité accordée à l'homosexualité dans notre société, quelle que soit d'ailleurs la valeur représentative et réaliste de cette visibilité. En effet, pour pouvoir s'identifier comme gay ou lesbienne, encore faut-il savoir approximativement ce que cela signifie. De toute évidence, l'information objective manque sur le sujet.

Tableau 5 - Question 16 du questionnaire :
Au moment où vous avez clairement compris que vous étiez homosexuel(le), quel était l'état de vos connaissances sur l'homosexualité ?
(Plusieurs réponses possibles)

	Effectifs	Pourcentages[35]
Aucune	19	27,14 %
Opinion populaire sur l'homosexualité	35	50 %
Télévision, lectures	27	38,57 %
Connaissances homosexuelles	11	15,71 %
Fréquentation des commerces, des associations et/ou des lieux drague homosexuelle	7	10%
Total	99[36]	

Si depuis quelques années seulement il n'est plus rare de voir le thème de l'homosexualité traité à la télévision, celui-ci est encore trop souvent abordé dans des émissions racoleuses peu enclines à donner des repères positifs d'identification à celles et ceux qui se cherchent. En dehors du Paysage Audiovisuel Français, la visibilité des gays et des lesbiennes est encore largement insuffisante pour permettre aux individus concernés de s'identifier sereinement. 27,14 % des répondants à notre questionnaire affirment n'avoir eu aucune connaissance sur l'homosexualité au moment de la prise de conscience de leur orientation sexuelle. Seulement 15,71% des répondants connaissaient au moins une personne homosexuelle. Ce dernier chiffre nous révèle que la visibilité des gays et des lesbiennes au quotidien est loin d'être acquise, contrairement à celle du personnage archétypal de l'homosexuel qui a fait les preuves de son efficacité sur le marché de l'audimat.

[33] Les sous-populations « Jeunes » et « Vieux » ont été délimitées par la moyenne d'âge des répondant(e)s. Celle-ci est de 34 ans (né-e-s en 1970).
[34] Castañeda M., *Comprendre l'homosexualité*, coll. « Réponses », Paris, Robert Laffont, 1999, p.65.
[35] Sur un effectif de 70 répondants.
[36] 99 réponses pour 70 répondants.

Dans tous les domaines (champs culturel, artistique, médiatique, historique, lexical…), la visibilité de l'homosexualité masculine est beaucoup plus importante que la visibilité de l'homosexualité féminine.

Autre « détonateur », le processus d'étiquetage sociale ou de « labelling ». Ce procédé affecte en premier les personnes qui se différencient dans leur gestuel, leur comportement, leur tenue vestimentaire ou leurs centres d'intérêt par une non-conformité de genre. Elles sont donc rapidement désignées comme homosexuelles et cette désignation se réalise essentiellement par l'injure. Plus de 33% des répondants à notre questionnaire affirment avoir été injuriés et mis à l'écart à cause de leur non-conformité de genre. 15,15% des répondants prétendent même avoir été agressés pour la même raison.

Tableau 6 – Question 12 du questionnaire :

Avant la prise de conscience de votre homosexualité, avez-vous été injurié(e) et/ ou agressé(e) et/ou mis(e) à l'écart pour votre homosexualité supposée en raison de votre allure en général ou d'une différenciation nette de vos centres d'intérêt ?

	Injurié(e)		Mis(e) à l'écart		Agressé(e)	
	Effectifs	%	Effectifs	%	Effectifs	%
Oui	24	35,29	24	35,25	10	15,15
Non	36	52,94	36	52,94	46	69,7
Ne sais plus	8	11,76	7	10,45	10	15,15
Total	68	100	67	100	66	100

Le vécu de ces personnes correspond au cas de figure du « PD de service » selon la typologie de Michel Dorais[37]. Ils sont souvent les souffre-douleurs silencieux de leur entourage et ne peuvent ignorer longtemps leur identité. Les jeunes pris au piège du « labelling » sont particulièrement exposés aux épisodes dépressifs et suicidaires car ils se retrouvent souvent seuls face au harcèlement. La stigmatisation pour une homosexualité réelle ou supposée amène celles et ceux qui en sont victimes à se poser des questions sur leur orientation sexuelle, ce que ne font pas les autres auxquels la culture dominante a appris à se considérer par défaut comme hétérosexuels.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

-« Stéphane: Et qu'est-ce qui t'a amené à comprendre que tu étais homosexuel ? C'est le fait d'avoir eu un rapport avec un autre garçon ou le fait d'avoir eu à subir la violence des autres ?

-Jean: C'est le fait d'avoir eu à subir la violence des autres. En me faisant traiter de PD, j'ai fait le rapprochement entre ce que je vivais et l'homosexualité. Avant, si tu veux, tout était innocence. C'était vraiment de l'inconscience. Ca ne pouvais pas être interdit. C'est à partir du moment où j'ai été confronté aux autres, à leur violence, que j'ai pris conscience que ce que je faisais était de l'homosexualité ».

Ici encore, les gays et les lesbiennes ne sont pas marqués avec la même intensité par ce processus d'étiquetage. Les garçons sont plus facilement montrés du doigt.

[37] Cf. chap. 1.1.4.

La pression libidinale est également un facteur déclenchant des prises de conscience de son orientation sexuelle. Il arrive un temps où malgré les mécanismes de défense de son Moi, l'individu ne peut plus résister à ses pulsions et ne peut plus ignorer que son désir se porte sans ambiguïté sur les personnes du même sexe que lui. Cette réalité devient de plus en plus évidente et incontournable au fur et à mesure que les années passent et que les personnes de son entourage faisant partie de sa classe d'âge s'engagent et confirment leur progression sur les chemins des relations amoureuses et de la sexualité.

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

« Quand je voyais les autres mecs qui draguaient les filles, j'ai vraiment compris qu'il y avait un problème ».

Là encore, il nous semble que la culture dominante se fait plus pressante sur les garçons que sur les filles pour qu'ils passent à l'acte en matière de sexualité.

2.3.2 Un moment difficile, des situations variées

La prise de conscience de son homosexualité n'est pas nécessairement un moment dramatique. C'est souvent une période intense qui commence par un exercice délicat de verbalisation pour soi.

2.3.2.1 Nommer l'évidence

Dans le cadre de l'exercice de nos responsabilités associatives, nous avons eu maintes fois l'occasion de constater à quel point le mot « homosexuel » est difficile à prononcer et à entendre par nos partenaires institutionnels. Nos interlocuteurs s'ingénient à utiliser des expressions indéterminées pour éviter de prononcer le mot tabou au sens quasi anthropologique du terme (« les gens comme vous » - « ceux qui ont ça » - « les ho..se .uels », « homo » et le « x » de « sexe » étant particulièrement difficiles à articuler). Cette difficulté à dire le mot « homosexuel » est un élément d'appréciation très fiable pour évaluer le degré de gêne d'une personne vis à vis de « la » question.

Si le mot est tabou pour les personnes qui ne sont pas concernées dans leur intimité par l'homosexualité, il l'est plus encore pour celles et ceux qui le sont.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

-« *Stéphane: Par rapport à toute ton histoire, quel a été le moment le plus difficile ?*

-Jean: La période la plus difficile, ça a été il y a deux ans. C'est le moment où il y a eu un conflit en moi pour que je puisse m'accepter vraiment en tant qu'homosexuel.

-Stéphane: Tu avais quel âge ?

-Jean: J'en ai quarante huit. J'avais quarante six ans. J'ai gueulé que j'étais homosexuel. Je l'ai dit ».

Beaucoup de gays et de lesbiennes pourraient témoigner d'une expérience similaire, s'exerçant par exemple à se nommer devant un miroir. Si cette étape de verbalisation pour soi

est si difficile, c'est qu'il s'agit pour l'individu de faire sienne une étiquette sociale qui véhicule essentiellement honte et stigmatisation. La simple évocation du mot renvoie à la honte.

2.3.2.2 Une expérience forte

La prise de conscience de son homosexualité ne laisse pas un souvenir désagréable à tous les homosexuels. Pour les deux tiers des répondants à notre questionnaire, cette étape de leur vie leur évoque plutôt quelque chose de positif et d'intense (« un soulagement » - « une découverte surprenante » - « une révélation » - « une révolution »).

Tableau 7 - Question 15 du questionnaire :
Au moment où vous avez clairement compris que vous étiez homosexuel(le), comment auriez vous qualifié cette prise de conscience ?

	Effectifs	Pourcentages
Un soulagement	21	30 %
Un traumatisme	20	28,57 %
Une découverte surprenante	22	31,43 %
Autre[38]	7	10 %
Total	70	100 %

Pour 28,57% des répondants, cette période fut beaucoup plus difficile. Les tableaux 1 et 2[39] placent le moment de la prise de conscience de son homosexualité en deuxième position dans les séquences les plus à risques en matière de dépression et de tentative de suicide. Parmi les dix répondants qui déclarent avoir fait au moins une tentative de suicide, quatre en ont fait une au moment de la prise de conscience de leur homosexualité. Pourquoi certaines personnes plutôt que d'autres sont plus vulnérables à ce moment précis ? Le nombre restreint de répondants qui correspondent à ce profil ne nous permet pas de tirer des conclusions solides.

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

-« *Stéphane : Qu'est ce qui se passe quand tu comprends que tu es homo ?*
-Henry : En fait, c'est pas venu en un jour. Je me suis pas réveillé un matin en me disant « Ah ! Henry, tu es homosexuel ». Ca c'est étalé sur plusieurs…Il m'a fallu un certain temps quand même. Plus les jours passaient, plus j'avais honte de moi. Je me suis replié complètement sur moi même. Je l'ai vraiment vécu comme un cataclysme. Ca a été l'horreur, la descente aux enfers. A partir de là, j'ai sombré moralement. Je l'ai vraiment très mal vécu ».

[38] La question 15 du questionnaire est semi-ouverte. Les réponses ouvertes données sont: « sans à priori », «excitante », « quelque chose de banal », « secret à cacher », « révélation », « révolution », « interrogation ».
[39] Les tableaux 1 et 2 sont consultables en annexes 1.

3 Le vivre et le dire

(Les formes du mal-être liées aux passages à l'acte et au coming-out)

Prendre conscience de son orientation sexuelle et lui donner un nom marque souvent le début d'une nouvelle vie, malgré tout fortement conditionnée par les expériences antérieures. En effet, on a vu précédemment comment la société s'efforçait d'inculquer la honte et un sentiment d'infériorité à toutes celles et à tous ceux qui ne correspondent pas aux normes en vigueur en matière de genre et de sexualité. Avant même de se savoir homosexuel, l'individu a ainsi acquis le dispositif culturel de son aliénation. La prise de conscience de son homosexualité ne rend pas caduque ce dispositif. Lorsque l'individu a résolu son dilemme identitaire, lorsqu'il sait qui il est ou, pour être plus exacte, à quelle catégorie il est assigné, il est alors confronté à des situations inédites qui mettent son référentiel de normes à rudes épreuves.

3.1 Premières expériences, premières déceptions

Découvrir son homosexualité, c'est généralement découvrir une clef de lecture qui permet à l'individu de re-signifier son passé au regard de cet élément clarifiant. Cette clarification du passé est constitutive d'une nouvelle identité pour soi. Ce processus peut être euphorisant et/ou anxiogène : euphorisant car il laisse entrevoir la possibilité de vivre enfin selon ses aspirations, anxiogène car les premiers passages à l'acte sont autant d'apprentissages délicats submergés par des émotions contradictoires (joie… d'éprouver du plaisir, peur…de ne pas être à la hauteur, colère…d'avoir perdu tout ce temps, tristesse…devant le deuil de sa « normalité ») et parasités par la honte. De cette alchimie émotionnelle propre à chaque individu dépend la durée qui sépare la prise de conscience de son orientation sexuelle et les premiers rapports homosexuels.

Tableau 8 – Question 26 du questionnaire :

Combien de temps s'est écoulé entre la prise de conscience de votre homosexualité et votre premier rapport homosexuel ?

	Effectifs	Pourcentages
Premier rapport antérieur à la prise de conscience	14	20,59 %
Quelques jours	9	13,24 %
Plusieurs mois	13	19,12 %
Plus d'un an	31	45,59 %
Aucune idée	1	1,47 %
Total	68	100 %

3.1.1 Les premières expériences homosexuelles avant la prise de conscience de son homosexualité

Que l'on puisse avoir des relations sexuelles avec des personnes du même sexe que soi sans pour autant se savoir homosexuel, voilà une situation qui pourrait laisser perplexe. Ce paradoxe apparent est dû au décalage entre la définition étymologique de l'homosexualité qui renvoie à des pratiques sexuelles et la réalité complexe du processus d'assignation sociale qui amène à se reconnaître gay ou lesbienne. Ainsi les lieux de drague homosexuelle sont plein d'hommes mariés convaincus d'être hétérosexuels alors même qu'ils recherchent épisodiquement une relation sexuelle avec un autre homme. Leur statut d'hommes mariés leur sert pour un temps de pare-feu identitaire.

Ces expériences homosexuelles avant toute prise de conscience identitaire ne sont pas rares. 20,59% des répondants à notre questionnaire s'inscrivent dans ce cas de figure. En fait, on peut émettre l'hypothèse que cette situation est possible pour celles et ceux qui ont l'occasion de s'extraire momentanément du processus d'assignation.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

> *« En me faisant traiter de PD, j'ai fait le rapprochement entre ce que je vivais et l'homosexualité. Avant, si tu veux, tout était innocence. C'était vraiment de l'inconscience. Ca ne pouvait pas être interdit. C'est à partir du moment où j'ai été confronté aux autres, à leur violence, que j'ai pris conscience que ce que je faisais était de l'homosexualité ».*

Les propos de Jean font référence à un des moments de la vie où il est le plus aisé pour un individu d'échapper au « labelling », le moment où une candeur relative à la jeunesse nous fait encore ignorer certains interdits sociaux. Conséquemment à l'accroissement de la médiatisation de l'homosexualité, on peut supposer qu'il est de plus en plus difficile d'échapper à l'(auto)étiquetage social.

3.1.2 Les rapports hétérosexuels après la prise de conscience de son homosexualité

Après qu'ils aient pris conscience de leur homosexualité, 45,59% des répondants à notre questionnaire déclarent avoir attendu plus d'un an avant d'avoir eu leur premier rapport sexuel avec une personne du même sexe. Cette période de latence peut s'expliquer par la difficulté de trouver des partenaires et la peur du passage à l'acte déviant. Elle peut également correspondre à une ultime phase de dénis où le sujet va tester ses attirances en expérimentant la sexualité avec une personne de l'autre sexe : c'est la preuve par l'acte. Trente trois des répondants à notre questionnaire sur un effectif global de soixante-dix déclarent avoir eu une relation affective et/ou sexuelle hétérosexuelle après la prise de conscience de leur homosexualité. Sur ses trente trois personnes, 54,55%[40] disent avoir souhaité cette relation mais 24,24% avouent s'être forcés à l'accepter.

[40] Sur ces 54,55%, il faudrait pouvoir retrancher le pourcentage indéterminé de bisexuels qui s'ignorent encore ou qui se déclarent tout de même homosexuels.

Tableau 9 – Question 17 du questionnaire :

Après avoir pris conscience de votre homosexualité, avez vous eu une relation affective et/ou sexuelle hétérosexuelle ?

	Effectifs	Pourcentages
Oui	33	47,14 %
Non	37	52,86 %
Total	70	100 %

Tableau 10 – Question 18 du questionnaire :

Si oui (relation hétéro après la prise de conscience), cette relation était quelque chose :

	Effectifs	Pourcentages
Que vous souhaitiez	18	54,55 %
Que vous vous êtes forcé(e) à accepter	8	24,24 %
Q'on vous a impose(e) contre votre volonté	2	6,06 %
Autre[41]	5	15,15 %
Total	33[42]	100 %

3.1.3 L'entrée dans l'affectivité et la sexualité homosexuelle

On s'accorde à dire que les jeunes gays et les jeunes lesbiennes ont en moyenne leur première relation affective et/ou sexuelle plus tardivement que les jeunes hétérosexuels. Les résultats de notre questionnaire donne une moyenne d'âge au premier rapport homosexuel de dix-huit ans et demi.

Tableau 11 – Question 25 du questionnaire :

A quel âge avait vous eu votre premier rapport homosexuel ?

Nombre de répondants	68
Moyenne d'âge	18,71
Age minimum	6
Age maximum	29

Cette moyenne d'âge élevée à la première relation affective et/ou sexuelle n'est pas un détail anodin. Nous sommes convaincus que le caractère tardif de ces premières expériences conditionne beaucoup des comportements psycho affectifs et psycho sexuels des gays et des lesbiennes.

Nombreux sont les homosexuels qui évoquent une première histoire d'amour ou une première relation sexuelle tout simplement décevantes ou véritablement traumatisante. Comment expliquer ce ressenti largement partagé ?

[41] La question 18 du questionnaire est semi-ouverte. Les réponses ouvertes données sont: «devoir conjugal », «surprise puis souhaitée », « acceptée sans réfléchir », « ne pas faire comme les autres », « laissé faire ».

[42] Les 33 qui ont répondu affirmativement à la question 17 du questionnaire.

On peut avancer, sans prendre le risque de se tromper, que l'interdit social de l'homosexualité pèse lourdement sur l'état d'esprit du sujet comme sur les modalités pratiques de ses premières expériences affectives et /ou sexuelles. Difficile de vivre sereinement sa « première fois » quand on le vit dans le dégoût de soi (18,18% des répondants à notre questionnaire), la culpabilité (27,27%) et/ou la honte (19,70%).

Tableau 12 – Question 29 du questionnaire :
Quels sentiments avez vous ressentis après votre premier rapport homosexuel ? (Plusieurs réponses possibles)

	Effectifs	Pourcentages[43]
Dégoût de soi	12	18,18 %
Satisfaction	29	43,94 %
Culpabilité	18	27,27 %
Un épanouissement	35	53,03 %
Un sentiment de honte	13	19,70 %
Autre[44]	7	
Total	114[45]	

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

« Ma première prise de conscience homosexuelle a été faite au lycée, où j'ai rencontré un jeune lycéen. Ca a été les premiers attouchements, les premières caresses, sans acte sexuel à proprement parlé. Et puis donc, je vivais ça tout à fait mal. La seule chose que j'apprenais de l'homosexualité, c'était que c'était mal, que c'était une maladie ».

Non seulement le tabou de l'homosexualité complique psychologiquement cette phase d'apprentissage mais contraint bon nombre d'individus à la réaliser dans les lieux-refuges traditionnels de la marginalité sexuelle, peu enclins à renforcer l'estime de soi (toilettes publiques, cinémas porno, lieux de drague en plein air, …).

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

« C'est très simple. La première (expérience sexuelle avec un homme) *s'est passée dans le cinéma Royal* (cinéma porno) *à l'époque. Tout d'un coup, il y a un mec qui vient se mettre près de moi et qui commence à me draguer. C'est une relation sexuelle que j'ai eue comme ça mais j'ai pas vraiment rencontré quelqu'un d'homosexuel comme moi. Je ne connaissais pas d'organisation homosexuelle et j'ai toujours eu cette idée que c'était quelque chose de malsain, de maladif ».*

On peut également émettre l'hypothèse que l'âge élevé à la première relation affective et/ou sexuelle contribue à accroître les difficultés de cette initiation aux jeux amoureux. Il semble que le temps de l'initiation soit beaucoup plus court chez les jeunes homosexuels que chez les jeunes hétérosexuels du fait de l'âge avancé auquel il a lieu. Pour mieux illustrer cette différence de trajectoire, on pourrait dire, au risque d'être réducteur, que le jeune adolescent hétérosexuel évolue sur plusieurs années de son premier flirt, aux premiers attouchements

---

[43] Sur un effectif de 66 répondants.
[44] La question 29 du questionnaire est semi-ouverte. Les réponses ouvertes données sont: « rien de particulier », «interrogation », « frustration », « un peu troublé », « dégoût de l'autre », « peur ».
[45] 114 réponses pour 66 répondants.

puis à la première relation génitale. De son côté, le jeune adulte homosexuel réalise le même cycle en un temps très réduit qui équivaut à une entrée immédiate dans la sexualité génitale.

67,6% des répondants à notre questionnaire affirment avoir eu leur premier rapport homosexuel avec un partenaire dont ils n'étaient pas amoureux. Doit-on y voir les effets de la frustration sexuelle et du désir d'être initié dans un cercle social où l'offre sexuelle primerait sur l'offre affective ?

Tableau 13 – Question 27 du questionnaire :
Votre premier rapport s'est-il passé dans le cadre d'une relation amoureuse ?

	Effectifs	Pourcentages
Oui	22	32,4 %
Non	46	67,6 %
Total	68	100%

Nous rencontrons régulièrement des gays et des les lesbiennes qui conservent une grande amertume au sujet de leurs premières expériences. Nous supposons que cela est le résultat du décalage entre les besoins affectifs décuplés par le caractère tardif des « premières fois » et la difficulté de trouver des partenaires qui ne soient pas que des initiateurs à la sexualité. La tranche de vie racontée ci-dessous par Henry étaye notre hypothèse de manière quasi caricaturale. Elle est pourtant loin d'être exceptionnelle et résume bien la difficulté d'apprendre à aimer quand on est vierge de toute expérience à plus de vingt ans et qu'on est amené à rencontrer des personnes en plein questionnement identitaire et sans repère.

Entretien N°1: Henry, 21 ans.

« Donc, je disais, la semaine dernière, je suis allé à l'Appart (un des principaux bars homosexuels de Metz). *J'étais en train de danser sur la piste et y a un mec qui est venu vers moi. Il m'a dragué. Il m'a demandé si j'étais hétéro ou homo. Je lui ai dit que je suis homo. Il m'a demandé si j'avais un petit copain. Je lui ai dit non. Et il m'a sorti ça directement : « J'aimerais bien faire quelque chose avec toi ». Donc, j'ai réfléchi et, étant donné que j'en avais marre d'être seul, je me suis dit autant dire oui. Donc, aussitôt que je lui ai donné cette réponse, il a pas perdu de temps, il m'a peloté. Il a fait ça au moins pendant dix minutes et après il voulait qu'on sorte et on a commencé à marcher tous les deux dans la rue. Après, finalement, j'avais plus du tout envie de sortir avec lui. Je me suis demandé pourquoi j'avais dit oui. Et évidemment il était pas très content. Et il a commencé à s'énerver. Il m'a dit qu'il fallait surtout pas qu'il me revoit sinon il me ferait j'sais pas quoi, j'ai pas bien compris la suite. Et après j'ai eu droit à l'insulte suprême : « Espèce de salle PD ». Et puis donc, j'étais assez énervé pendant quelques jours. Donc maintenant, je n'ai plus envie d'avoir un petit copain pendant un certain temps. Et avant cette histoire, je n'avais rien connu d'autre. Je n'avais jamais connu de garçon avant …(long silence) »*

3.1.4 L'adolescence biphasique

Dans le chapitre précédent, nous avons évoqué la difficulté éprouvée par les jeunes homosexuels au seuil de leur vie affective et sexuelle avec des personnes du même sexe. Ces jeunes adultes sont confrontés aux mêmes problèmes que la plupart des adolescents hétérosexuels, mais avec un décalage de quelques années. Ce décalage implique souvent une entrée plus brutale dans la sexualité génitale qui n'est pas sans conséquence. Marina Castañeda nous explique dans *Comprendre l'homosexualité*[46] que les gays et les lesbiennes vivent en fait deux adolescences : une adolescence biologique et une adolescence psychologique qui intervient au moment où le sujet s'autorise à vivre ses premiers émois. Cette adolescence en deux étapes que Marina Castañeda appelle « adolescence biphasique » ne concerne pas que les jeunes adultes mais tous les hommes et toutes les femmes qui commencent à vivre leur homosexualité, quel que soit leur âge.

> Le cas de Gina ; une adolescente à quarante ans:
> (témoignage recueilli dans une association LGBT)
>
> > *Gina a quarante ans. Elle est récemment divorcée et a deux enfants. Elle vient à l'association depuis quelques mois. Elle avoue au cours d'un débat qu'elle ne sait pas comment aborder une femme. Elle se sent comme une adolescente inexpérimentée et moins douée que sa fille qui commence à fréquenter les garçons. Elle envie sa fille. « Et moi, quand vais-je commencer à vivre ma vie à moi ? »*

3.2 Des équilibres de vie précaires : quelques exemples

Après la prise de conscience de son homosexualité, les premiers passages à l'acte contribuent à la reconstruction identitaire du sujet. La modification profonde de l'identité pour soi se heurte à l'identité sociale que l'individu s'est construit antérieurement. Cette identité sociale ne changera que très lentement en fonction des informations que le sujet donnera volontairement à son entourage et des fuites d'informations indépendantes de sa volonté. Erving Goffman a bien analysé ce processus à l'œuvre chez tous les individus et les groupes sociaux qui ont des informations à cacher pour ne pas être exclus[47]. 59,42% des répondants à notre questionnaire ont attendu plusieurs années avant de révéler leur orientation sexuelle à quelqu'un pour la première fois. C'est dire le nombre de gays et de lesbiennes qui doivent gérer pendant des périodes relativement longues des situations socialement schizophrènes peu propices à l'instauration d'un équilibre de vie durable.

3.2.1 Les doubles vies

Notre société nous considère tous par défaut hétérosexuels. Par conséquent, on peut affirmer que tous les homosexuels sont amenés à avoir une double vie dans le sens qu'ils sont confrontés au choix de mettre ou pas en conformité leur identité sociale virtuelle avec leur identité sociale réelle à chaque interaction sociale mettant en jeu un nouvel interlocuteur.

---

[46] Castañeda M., *Comprendre l'homosexualité*, Paris, Robert Laffont, 1999, p. 76.
[47] Goffman E., *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les éditions de minuit, 1996, deuxième partie « contrôle de l'information et identité personnelle ».

Cette mise au point, quand elle peut être évitée, place l'individu en position de trahison identitaire. Cette position, qui a d'abord un objectif de défense, peut se révéler particulièrement destructrice quand elle perdure. C'est ce que nous disent avec une certaine véhémence les personnes qui ont participé au débat organisé à propos du scénario N°3 dans le cadre du travail de recueil des informations de notre étude.

> Extrait des retranscriptions tenues au sujet du scénario N° 3[48].
> (rappel : les personnes évoquent leurs impressions au sujet d'un homosexuel qui témoigne dans une revue sur la facilité et le plaisir qu'il éprouve à jouer une double vie – le témoignage est factice).
>
> *Jessie : « En fait, c'est quelqu'un qui se ment à soi même. Je ne comprends pas comment on peut vivre comme ça. Et puis « Dans les réunions de familles, je continue à jouer l'hétéro (…) Mes parents savent que je suis homo mais nous n'en parlons pas ». Je ne vois franchement pas l'intérêt que tes parents sachent si on n'en parle pas. Enfin je veux dire c'est triste et là, lui, il a l'air content. On s'en fou si les parents ne veulent pas en parler. Et puis, non, moi je ne pourrais pas, je ne pourrais pas vivre comme ça. Jamais. Moi, je préférerais me suicider plutôt que…*
>
> *Marc : Je sais pas, moi, j'ai envie de dire que le texte c'est un peu une caricature de l'approche « pour vivre heureux, vivons cachés ». Ca, c'est son approche. Pour vivre heureux, et bien il suffit de l'occulter, il suffit de rester dans le non-dit et après on vivra heureux. C'est un peu l'apologie de cette approche. Moi, je trouve ça nul. Je suis sûr que beaucoup sont dans cette approche là. Ne pas vouloir le dire, ne pas vouloir en parler à beaucoup de monde, accepter de jouer les hétéro de temps en temps parce que, finalement, les choses se passent mieux. Et bien beaucoup sont dans cette attitude là. Et on reste dans le non-dit, dans le caché. C'est horrible.*
>
> (…)
>
> *Gaétan : En fait, si vous enlevez les deux expressions « Je trouve ça drôle » et puis « Je joue la comédie », si vous enlevez ça, est-ce que vous n'êtes jamais passés par ce qu'il raconte ?*
>
> *Judith : Oui, c'est ce que j'allais dire.*
>
> *Gaétan : Sauf la première phrase sur l'histoire du suicide, mais « J'ai toujours su que j'étais homo(…) ça ne m'a jamais posé de problème (…) je passe inaperçu(e), je n'ai jamais été injurié(e) (…) j'ai de bons rapports avec mes parents. Ils savent (…) mais nous n'en parlons pas. Dans les réunions de famille, je continue à jouer à l'hétéro »…etc. Vous n'avez jamais fait ça ?*
>
> *Judith : Si, je crois qu'on peut tous, plus ou moins, …*
>
> *Gaétan : Maintenant la différence, c'est qu'on n'a pas nécessairement trouvé ça drôle, on a pas eu envie que ça dure trop longtemps ».*

Comme le dit Judith dans l'extrait précité, beaucoup d'homosexuels consacrent une énergie importante à trier les informations sur leur identité personnelle en fonction de leurs interlocuteurs. Bien entendu, nous sommes tous amenés à adapter notre discours en fonction de nos interlocuteurs mais les gays et les lesbiennes doivent être en permanence vigilants sur

[48] Le scénario N°3 ainsi que les commentaires qu'il a suscités sont consultables en annexes 2.

des détails anodins qui sont néanmoins révélateurs de leur intimité (ex. : le choix de l'adjectif possessif et du nom pour désigner la personne avec qui ils partagent leur vie).

Le cas de Jean-Yves ; faire la bise ou pas :
(témoignage recueilli dans une association LGBT)

Jean-Yves commence depuis peu à se construire un réseau de connaissances homosexuelles. Ses parents le présument toujours hétéro. Lors d'une permanence associative, il raconte qu'il n'ose plus se promener accompagné de ses parents de peur de croiser un ami qui ferait l'impaire de lui faire la bise en public, attitude qui est pour lui un signe ostentatoire d'homosexualité. Jean-Yves est tellement obsédé par l'idée qu'il pourrait se trahir qu'il a lui même commis le lapsus de faire la bise à l'un de ses collègues de travail à qui il a toujours serré la main.

Lorsque la mise en conformité des identités virtuelle et réelle ne peut plus être évitée par le sujet ou est suscitée par son interlocuteur bien informé, le moment est toujours délicat. Pour échapper à ces situations anxiogènes et psychologiquement épuisantes, les gays et les lesbiennes mettent en œuvre des stratégies d'évitement (ex. : limiter autant que faire ce peut sa vie sociale à un cercle de connaissances bien défini) ou de provocation (ex. : adopter une gestuelle et une tenue vestimentaire non-équivoque pour enclencher un étiquetage social conforme à son identité).

3.2.2 Le cas des gays et des lesbiennes mariés

Extrait des retranscriptions tenues au sujet du scénario N° 3.

Jeff : « Il y a aussi une chose qu'on oublie de dire par rapport aux nouvelles générations que vous constituez et qui sont en train de s'affranchir, mais la nécessité de mentir a perduré pendant très longtemps à l'homosexualité. Y avait la nécessité de se conformer socialement, d'épouser une femme et pour une femme d'épouser un homme, de procréer… etc. et de dénier contre vents et marrées son homosexualité. Combien d'hommes ont menti pendant très longtemps autour d'eux et en ayant des aventures en dehors de ça mais parce qu'il fallait garder un statut social. C'était une impossibilité ».

Beaucoup d'homosexuels se sont mariés et continuent de se marier par besoin de conformité sociale et en espérant que leurs attirances pour les personnes du même sexe vont s'atténuer avec le temps. Parfois le conjoint est informé depuis le début de la relation de l'ambiguïté sexuelle de son partenaire mais espère être en mesure de pouvoir « corriger » son orientation avec beaucoup de soin et d'attention. Avec la libéralisation croissante de l'homosexualité dans nos sociétés, ces structures familiales sont le plus souvent vouées à l'implosion. Il existe une multitude de configurations de rupture, des plus dramatiques au plus inattendues. Il arrive que le conjoint hétérosexuel, devant la détresse flagrante de son partenaire, l'incite à assumer ses attirances homosexuelles. Il arrive aussi qu'un sentiment de « trahison » pousse le conjoint hétérosexuel à utiliser sans retenue la stigmatisation sociale de l'homosexualité pour accabler son partenaire. Souvent le conjoint homosexuel cache le véritable motif du divorce à son partenaire et aux tribunaux, de peur de se voir délégitimé par la justice dans son choix d'assumer ses droits et devoirs parentaux. L'homoparentalité, avant d'être un sujet de polémique, est en effet depuis longtemps une réalité sociale. Elle recouvre la plupart du temps le cas des personnes qui se sont découvertes homosexuelles sur le tard, après avoir eu une

relation de couple hétérosexuelle de laquelle sont nés un ou plusieurs enfants. Parfois enfin les deux époux restent mariés et se reconstruisent chacun un équilibre de vie à mille lieux des stéréotypes conjugaux.

3.2.3 Fuir pour le vivre

Il est traditionnellement reconnu qu'un nombre non négligeable d'homosexuels migrent vers les grands centres urbains. Sur les soixante trois répondants à notre questionnaire qui n'habitent plus chez leurs parents, 26,98% ont élu résidence à plus de deux cents kilomètres de la maison parentale. A défaut de pouvoir comparer ces chiffres avec ceux obtenus à partir d'un échantillon équivalent mais issu d'une population hétérosexuelle, les données quantitatives sont évidemment à manipuler avec beaucoup de précaution. Même s'il est donc très difficile d'évaluer ce flux migratoire, notre pratique des milieux associatifs homosexuels nous confirme avec force le phénomène. En 1999, à l'occasion de la première participation du Centre LGBT[49] de Moselle à la Gay Pride de Paris, nous avons été saisis par le nombre d'anciens messins qui sont venus, renseignés par la banderole, nous faire part de leur contentement à l'égard de la création d'une association communautaire dans leur ville natale. Les témoignages de sympathie allaient tous dans le même sens, celui des regrets de n'avoir pas eu la chance de profiter du dynamisme de la sociabilité homosexuelle d'aujourd'hui dans la ville où ils ont jadis grandi.

Tableau 14 – Question 4 du questionnaire :
Si vous n'habitez plus avec vos parents, à combien de kilomètres vivez vous de la maison parentale ?

	Effectifs	Pourcentages
Moins de 50 kilomètres	17	26,98 %
Entre 50 et 100 kilomètres	20	31,75 %
Entre 100 et 200 kilomètres	8	12,70 %
Plus de 200 kilomètres	17	26,98 %
« orphelin »	1	1,59 %
Total	**63**	100 %

Si les raisons qui poussent certains homosexuels à quitter leur région peuvent évidemment être liées à des facteurs étrangers à la question de l'orientation sexuelle, beaucoup de discours entendus inlassablement dans les associations donnent des explications plausibles quant à l'attractivité qu'exercent les grandes villes sur les gays et les lesbiennes du fait de leur marginalité. Pour les uns, il s'agit de soustraire leurs faits et gestes au contrôle sociale exercé par la famille. Pour les autres, c'est la recherche d'une certaine indifférence à la différence qui prime. L'anonymat des grands centres urbains, outre les gains de liberté qu'il procure, permet en plus à l'individu de reconstruire son identité sociale à partir d'un terrain vierge. Il lui épargne le désagrément de se retrouver régulièrement en porte à faux vis à vis de son identité sociale virtuelle héritée du passé. Ce mouvement de fuite vers la ville est naturellement facilité quand il n'y pas de contrainte familiale. La grande ville apparaît enfin comme un lieu de sur-représentation de la marginalité où il est plus facile de rencontrer ses pairs. Quand la grande ville déçoit les attentes en terme de sociabilité, l'individu peut éprouver le désir d'habiter une ville encore plus grande, voire un autre pays où la tolérance de l'homosexualité

[49] Lesbien, Gai, Bi & Transsexuel – Transgenre.

est réputée plus importante. Le Québec, par exemple, est souvent perçu comme un eldorado par les homosexuels français et il n'est pas rare de croiser des candidats à l'émigration.

Le désir des gays et des lesbiennes de se rapprocher des centres urbains n'est pas systématique et bien relatif, d'autant que les grandes villes ne sont pas les seuls refuges qui permettent de trouver l'anonymat. On voit régulièrement des couples de personnes de même sexe prendre la direction opposée en allant s'installer dans un village. Le village ou la petite ville, pour celle ou celui qui n'en est pas issu et pour qui un cercle restreint de connaissances suffit, peut être finalement tout aussi anonyme et attractif que la mégapole.

3.2.4 L'isolement

Entretien N°3 : Giselle, 27 ans.

-*« Giselle : Ce que je pense de la vie des autres homo, c'est ça ? (…) J'en ai connu d'un peu près partout et c'est à chaque fois le même schéma qui se reproduit. C'est la même difficulté.*
-Stéphane : C'est à dire ?
-Giselle : C'est à dire, en général, se sont des gens seuls qui consomment ».

Dans les sociétés occidentales, la solitude est peut-être un des maux les plus partagés. Cette partie de notre étude est consacrée à la description et à l'analyse des trajectoires récurrentes qui acculent beaucoup d'homosexuels à se retrouver dans une situation d'isolement social extrême.

Se découvrir homosexuel, c'est très souvent se découvrir esseulé, sans personne-ressource ni modèle identificatoire positif que l'on puisse côtoyer au quotidien. Nombreux sont les gays et les lesbiennes qui se sont crus seuls à vivre cette différence indicible. Généralement, la famille n'est d'aucun secours. La plupart des amis aussi car en parler, c'est prendre le risque de perdre leur estime au moment où le sujet en a le plus besoin. Quand l'individu manifeste visiblement une non-conformité de genre ou qu'il s'autorise à vivre ses premiers émois, il encoure le risque d'être exclu. Quand sa différence passe inaperçue aux yeux des autres, un sentiment personnel de disqualification l'amène à s'isoler de lui même. La période qui précède la prise de conscience de son homosexualité et la période de la prise de conscience en elle-même arrivent toutes les deux en deuxième position des étapes identitaires pour lesquelles les répondants[50] à notre questionnaire ont affirmé avoir repéré chez eux le plus de symptômes de dépression.

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

-*« Henry : (…) Alors ce que je faisais, souvent je me mettais à part et je restais seul.*
-Stéphane : Seul ? Pas d'ami, même pas de fille ?
-Henry : En classe de seconde, je n'avais pas de copine. Après, en première, j'ai changé de section, j'avais des amis, des camarades de classe. J'avais quand même une très bonne copine, ma voisine qui habitait à côté de chez moi. Je la connais depuis que je suis tout petit. C'est ma meilleure amie d'enfance. Elle a vraiment été très présente. C'était une de mes seules amies.

---

[50] cf. en annexes 1 le tableau statistique 2 qui transcrit les réponses à la question 36 du questionnaire sur les symptômes de la dépression.

-Stéphane : C'est elle qui a su en premier pour ton homosexualité.
-Henry : Non, même pas. Elle ne sais pas que je suis homosexuel.
-Stéphane : Elle s'en doute, tu crois ?
-Henry : Non.
-Stéphane : Mais elle était présente.
-Henry : Oui, j'étais pas seul. Quand je rentrais chez moi, j'allais la voir. On sortait ensemble. Sinon, il y avait son frère aussi avec qui je m'entendais bien. En fait, il n'y avait que mes voisins. C'était mes seuls amis. C'est vrai qu'à l'école, j'étais plutôt isolé ».

Tout comme Henry, Jean a connu la même expérience du repli sur soi avant l'acceptation de son homosexualité.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

« Entre temps, j'ai vécu une année très difficile. Je ne voyais plus personne. J'étais seul. L'alcool, pas mal. Et puis un jour, j'ai essayé de me sortir. Certains collègues m'ont poussé aussi. On est sorti entre collègues et on m'a présenté ma future femme ».

Il arrive fréquemment que la prise de conscience de son homosexualité provoque une modification importante et rapide du réseau social du sujet. Celui-ci se met à rechercher la compagnie de ses pairs mais cette quête est loin d'être évidente pour tous.

Au départ de leur nouvelle vie, beaucoup de gays et de lesbiennes ne connaissent aucun autre homosexuel qui puisse les renseigner sur l'existence d'espaces de sociabilité communautaire dont ils ne soupçonnent même pas l'existence. La recherche des pairs est plus aisée pour celles et ceux qui habitent les grandes villes ou la visibilité d'une certaine scène publique homosexuelle se développe plus ou moins. La réputation de certains commerces quant au public qu'ils accueillent dépasse le cercle des personnes directement concernées. Il en est de même pour les lieux de drague homosexuelle en plein air. Ces derniers sont généralement connus du grand public qui les désignent comme des lieux d'infamie. Dans les zones urbaines et rurales où il n'existe pas d'espaces réputés être des lieux de sociabilité homosexuelle, les individus isolés tâtonnent pour recueillir les informations qu'ils recherchent : coordonnées d'une association glanées au hasard d'une émission de radio ou de télévision, navigation sur Internet, numéros des réseaux téléphoniques ou minitels de rencontres sexuelles… Ces derniers sont diffusés jusqu'aux plus petits des villages par des entreprises prospères qui connaissent mieux que les institutions de santé publique la détresse morale et sexuelle d'une partie de la population. A la suite de ses premières rencontres, l'individu commence à se tisser un réseau de connaissances homosexuelles qui le renseignent sur l'existence d'autres espaces de sociabilité communautaire.

La découverte de la « communauté » ou du « milieu » est vécue très différemment en fonction des individus. Pour les uns, c'est une expérience euphorisante qui vient rompre l'isolement et permet de se reconstruire un cercle d'amis. Pour les autres, les espaces de sociabilité communautaire, avec leurs codes culturels spécifiques, servent de catalyseur à une homophobie intériorisée et agiront immédiatement comme un repoussoir. De ce fait, nombre de gays et de lesbiennes ne fréquentent pas ces espaces communautaires alors même qu'ils vivent fréquemment seuls (55,71% des répondants à notre questionnaire) et que leurs liens familiaux sont souvent fragilisés par le non-dit ou la non acception de leur différence.

Tableau 15 – Question 3 du questionnaire :
Vous habitez :

	Effectifs	Pourcentages
Seul(e)	39	55,71 %
En couple avec un homme	14	20 %
En couple avec une femme	6	8,57 %
Avec un(e) ou des ami(e)s	2	2,86 %
Avec votre père ou votre mère	8	11,43 %
Avec un autre membre de votre famille	1	1,43 %
Total	70	100 %

A partir des résultats obtenus à la question 8 du questionnaire[51] sur la fréquentation des espaces communautaires, nous avons essayé de repérer les individus qui disposaient d'une sociabilité homosexuelle extrêmement réduite. Pour cela, nous avons construit un tableau statistique dans lequel sont notés tous les items obtenus à la question 8, répondant par répondant. Pour chaque répondant, nous avons comptabilisé le nombre d'items supérieurs ou égaux à une fréquentation par semaine, tout espace communautaire confondu. Dix répondants ne comptabilisent aucun de ces items (14,2% de l'échantillon). Parmi les répondants qui ont coché un seul de ces items, nous avons sélectionné ceux dont l'unique item en question correspondait à une fréquentation inférieure à plusieurs fois par semaine. Neuf répondants sont dans ce cas de figure. Ainsi, sur soixante-dix répondants, dix-neuf (27% de l'échantillon) ne fréquentent d'autres homosexuels qu'une seule fois par semaine au mieux. Pour neuf d'entre eux (12,8% de l'échantillon), il leur arrive régulièrement de vivre plus d'une semaine sans côtoyer d'autres homosexuels.

Tableau 16 – Question 15 du questionnaire :
Estimation de l'isolement communautaire :

	Des lieux de drague homosexuelle	Des associations homosexuelles	Des commerces homosexuels	Des amis homosexuels	Nb. d'items sup. ou = à 1 fréquentation 1 fois par semaine	1 seul item sup. ou = à 1 fréquentation 1 fois par semaine mais jamais de fréquentation sup. à plusieurs fois par semaine
1	1 fois / sem	jamais	1 fois / sem	1 fois / sem	**3**	
2	Plus.fois/sem	Très rare	tous les jours	tous les jours	3	
3	Très rare	Jamais	Très rare	Plus.fois/sem	1	
4	Très rare	1 fois / sem	tous les jours	Plus.fois/sem	3	
5	Très rare	Très rare	1 fois / sem	tous les jours	2	
6	Jamais	Très rare	Très rare	tous les jours	1	
7	Très rare	Très rare	1 fois / mois	1 fois / sem	1	X
8	1 fois / mois	Très rare	1 fois / mois	Très rare	0	
9	1 fois / mois	Très rare	1 fois / mois	Plus.fois/sem	1	

51 cf. en annexes 1 le tableau statistique 28 qui transcrit les réponses à la question 8 du questionnaire sur la fréquentation des espaces communautaires.

10	Très rare	Très rare	jamais	jamais	0	
11	jamais	Très rare	Très rare	Très rare	0	
12	Très rare	1 fois / mois	1 fois / mois	Plus.fois/sem	1	
13	Très rare	Très rare	1 fois / mois	Très rare	0	
14	Très rare	Très rare	1 fois / mois	Très rare	0	
15	jamais	Plus.fois/sem	Très rare	tous les jours	2	
16	jamais	1 fois / sem	Très rare	Plus.fois/sem	2	
17	Très rare	1 fois / sem	1 fois / mois	Plus.fois/sem	2	
18	Très rare	1 fois / sem	1 fois / sem	Plus.fois/sem	3	
19	jamais	1 fois / sem	Très rare	1 fois / sem	2	
20	1 fois / mois	1 fois / sem	Très rare	1 fois / mois	1	X
21	Très rare	1 fois / sem		Plus.fois/sem	2	
22	jamais	1 fois / sem	Très rare	Plus.fois/sem	2	
23	jamais	Plus.fois/sem	1 fois / sem	tous les jours	3	
24	Très rare	1 fois / sem	1 fois / mois	Plus.fois/sem	2	
25	jamais	Très rare	jamais	Plus.fois/sem	1	
26	jamais	Très rare	Très rare	1 fois / mois	0	
27	1 fois / mois	jamais	jamais	1 fois / sem	1	X
28	jamais	1 fois / mois	Très rare	Plus.fois/sem	1	
29	jamais	Très rare	Très rare	tous les jours	1	
30	jamais		Très rare	1 fois / sem	1	X
31	Très rare	1 fois / mois	Très rare	Plus.fois/sem	1	
32	Très rare	Très rare	1 fois / sem	Plus.fois/sem	2	
33	Très rare		1 fois / mois	1 fois / sem	1	X
34						
35	jamais	Plus.fois/sem	Très rare	Plus.fois/sem	2	
36		1 fois / sem	jamais	Plus.fois/sem	2	
37	1 fois / mois	1 fois / sem	1 fois / mois	Plus.fois/sem	2	
38	1 fois / mois	1 fois / sem	Très rare	1 fois / mois	2	
39	1 fois / mois	Très rare	1 fois / mois	Plus.fois/sem	1	
40	jamais	Plus.fois/sem	Très rare	Plus.fois/sem	2	
41	Très rare	1 fois / sem	Plus.fois/sem	Plus.fois/sem	3	
42	Plus.fois/sem	1 fois / mois	jamais	1 fois / mois	1	X
43	1 fois / sem	1 fois / sem	jamais	1 fois / sem	3	
44	1 fois / mois	Très rare	jamais	Très rare	0	
45	1 fois / sem	Très rare	jamais	tous les jours	2	
46	jamais	1 fois / sem	1 fois / sem	Plus.fois/sem	3	
47	Très rare	1 fois / sem	tous les jours	tous les jours	3	
48	1 fois / mois	1 fois / sem	Plus.fois/sem	Plus.fois/sem	3	
49	jamais	1 fois / sem	jamais	Plus.fois/sem	2	
50	jamais	jamais	jamais	Très rare	0	
51	jamais	1 fois / mois	jamais	1 fois / mois	0	
52	jamais	Très rare	Très rare	1 fois / sem	1	X
53	Très rare	1 fois / sem	jamais	1 fois / mois	1	X
54	Plus.fois/sem	1 fois / sem		1 fois / sem	3	
55	jamais	1 fois / sem	Très rare	1 fois / sem	2	
56	Très rare	1 fois / mois	jamais	Plus.fois/sem	1	
57	jamais	1 fois / sem	Très rare	tous les jours	2	

58	Très rare	1 fois / sem	1 fois / mois	Plus.fois/sem	2	
59	Très rare	1 fois / sem	1 fois / mois	Plus.fois/sem	2	
60	Très rare	Plus.fois/sem	1 fois / sem	Plus.fois/sem	3	
61	Très rare	1 fois / sem	Très rare	1 fois / sem	2	
62	jamais	Plus.fois/sem	Très rare	Plus.fois/sem	2	
63	Très rare	1 fois / mois	1 fois / sem	Plus.fois/sem	2	
64	1 fois / mois	1 fois / sem	jamais	Plus.fois/sem	2	
65	jamais	Plus.fois/sem	1 fois / mois	Plus.fois/sem	2	
66	1 fois / mois	1 fois / sem	Plus.fois/sem	Plus.fois/sem	3	
67	jamais	Plus.fois/sem	1 fois / sem	Plus.fois/sem	3	
68	jamais	1 fois / mois	jamais	1 fois / mois	0	
69	jamais	1 fois / sem	1 fois / mois	Très rare	1	X
70	jamais	Plus.fois/sem	1 fois / sem	tous les jours	3	
Totaux et pourcentages sur 70 répondants					**10 (14,2%)**	**9 (12,8%)**
Total et pourcentages des répondants « isolés »					**19 (27%)**	

Considérant qu'il est indispensable pour un gay ou une lesbienne d'avoir une sociabilité homosexuelle développée qui lui serve de refuge à l'agressivité homophobe de la société, nous estimons que 27% des répondants à notre questionnaire sont en état d' « isolement communautaire » et donc de vulnérabilité identitaire. Nous étayerons cette hypothèse dans la quatrième et dernière partie de notre étude.[52]

3.3 Le coming-out

Faire son coming-out, c'est révéler son homosexualité à un tiers. On parle aussi de « sortie du placard ». pour désigner cet acte qui a pour conséquence (ou objectif) de mettre en conformité l'identité sociale virtuelle et l'identité sociale réelle du sujet. En fait, les gays et les lesbiennes ne cessent de faire leur coming-out à chaque fois qu'ils rencontrent un nouvel interlocuteur et qu'ils se refusent à mentir. Dans cette partie de notre étude, nous ne parlerons que des premiers coming-out et des coming-out à l'égard de la sphère familiale qui concentrent d'importants enjeux.

3.3.1 Un secret trop longtemps gardé

Tableau 17 - Question 20 du questionnaire :

Combien de temps s'est écoulé entre la prise de conscience de votre homosexualité et le moment où vous avez révélé votre homosexualité à quelqu'un pour la première fois ?

	Effectifs	Pourcentages
Quelques jours	11	15,94%
Un mois	1	1,45%
Plusieurs mois	10	14,49%
Un an	5	7,25%

[52] Cf. chp. 4 : Estime de soi, culture dominante et culture communautaire

Plusieurs années	41	59,42%
Ne m'en souviens plus	1	1,45%
Total	69	100%

59,42% des répondants à notre questionnaire ont attendu plusieurs années avant de révéler leur homosexualité pour la première fois. Ce premier coming-out est aussi la première occasion de partager ses émotions si longtemps refoulées ou indicibles. Henry est lucide quant aux séquelles psychologiques provoquées par l'impossibilité d'exprimer ses émotions pendant de longues années.

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

-« Stéphane : D'où vient cette souffrance, de l'isolement, de la difficulté à faire tomber ta carapace ?

-Henry : Je dirais que c'est le fait d'avoir caché des trucs pendant des années, d'avoir tout refoulé mes sentiments, mes désirs, réprimé mes émotions. Je dirais que c'est ça qui m'a rendu malade quelque part. J'ai tout gardé en moi et j'ai attendu l'âge de vingt ans avant d'avoir fait mon coming-out à ma mère. Je pense que ça a détruit ma santé morale d'avoir gardé ça en moi . Et je pense que si aujourd'hui mon âme est malade, c'est à cause de ça. Je pense que c'est ça ».

Quelle sont les raisons pour lesquelles certains gays et certaines lesbiennes mettent autant de temps à exprimer leur mal-être ? L'explication la plus évidente nous est donnée par Jean.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

« Après j'ai rencontré des collègues de travail mais c'est pareil, l'homosexualité, c'était très tabou. C'est toujours pareil, ça changeait pas, je veux dire, à part les ricanements habituels, toutes les phrases, tous les jugements qui peuvent être portés sur l'homosexualité, ça rend les choses impossibles à dire ».

Ce témoignage nous révèle l'impact de la pression sociale homophobe sur le vécu des homosexuels. Cette pression, qui se nourrit des valeurs hétéro sexistes, agit efficacement en saturant les canaux ordinaires de communication. Elle est omniprésente, diffuse, anonyme. Elle freine tout processus d'affirmation en maintenant l'individu dans des sentiments de honte et de peur.

3.3.2 La vocation identitaire du coming-out

90% des répondants à notre questionnaire ont fait leur premier coming-out auprès de quelqu'un qui ne leur est pas étranger. 77,14% ont même choisi une personne qui leur est très proche pour révéler leur homosexualité pour la première fois. Selon nous, ces chiffres révèlent l'enjeu identitaire qui se cache derrière cet acte que l'on serait tenté de réduire à la seule volonté de confier un lourd secret.

Tableau 18 – Question 19 du questionnaire :
A qui avez vous révélé votre homosexualité pour la première fois ?

	Effectifs	Pourcentages
Parent(s), grand-parent(s), frère(s) ou sœur(s)	18	25,71%
Votre meilleur(e) ami(e)	36	51,43%
Un(e) collègue de travail ou un(e) camarade de classe	9	12,86%
Un professionnel de la santé (médecin, psy, gynéco)	4	5,71%
Une personne qui vous était étrangère	1	1,43%
Autre[1]	2	2,86%
Total	70	100%

Evidemment, l'individu qui fait son coming-out cherche à atténuer la douleur en libérant la parole. Mais pourquoi cette parole si difficile à dire est-elle confiée majoritairement aux personnes dont on redoute le plus le jugement ? Nous pourrions croire qu'il est plus aisé de révéler un secret de l'ordre de l'intime à quelqu'un avec qui une relation de confiance a été créée précédemment mais ce raisonnement n'est absolument pas certain. Par contre, si nous admettons que l'objectif majeur du coming-out est de permettre à l'individu de supprimer la tension psychologique issue de la distorsion entre son identité sociale réelle et son identité sociale virtuelle, nous comprenons que les membres de la famille et les amis proches soient les plus sollicités pour recevoir cette information. Du fait de leur proximité avec le sujet, ce sont eux, en effet, qui le déstabilisent le plus en lui rappelant incessamment sa « trahison identitaire ».

Ainsi, la pertinence du coming-out se pose quand l'individu ne supporte plus de devoir se renier devant ceux qui comptent pour lui. Après la prise de conscience de son homosexualité, il s'agit du deuxième acte fondateur de sa nouvelle identité. Les propos de Jean illustre bien la vocation d'ancrage identitaire attribuée au fait de révéler son orientation sexuelle.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

> *« C'était la découverte de moi même, aller au fond de moi même, savoir pourquoi, savoir que je l'étais vraiment. C'était pas une maladie. Il fallait que je puisse l'affirmer aux autres, voilà. Que je puisse l'affirmer par rapport à mon entourage, ça c'était révélateur. Que je puisse accepter d'être traité d'homosexuel. Aujourd'hui, on me traite de PD, moi je suis très heureux ».*

Nous pouvons donc affirmer que lorsque l'individu fait son coming-out, il utilise la fonction performative du langage pour s'approprier son identité. Si cette période est délicate, c'est peut-être parce qu'il s'agit plus de régler une question identitaire propre au sujet que d'affronter la réprobation des proches. Sur les dix tentatives de suicide déclarées par les répondants à notre questionnaire, trois ont eu lieu au moment du coming-out.

3.4 L'homophobie vécue au quotidien

Dans ce chapitre, nous ne prétendrons pas traiter la vaste question de l' « homophobie, ce douloureux problème[1] ». Pour une meilleure compréhension de ce phénomène social

[1] La question 19 du questionnaire est semi-ouverte. Les réponses ouvertes données sont: « copains », « personne ne sait ».

complexe, nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage que Daniel Borillo[2] y consacre et aux rapports annuels de l'association *SOS homophobie*[3] qui essaie de répertorier et d'analyser les violences homophobes sous toutes leurs formes. Nous nous contenterons ci-dessous de commenter la manière dont les répondants à notre questionnaire perçoivent et vivent l'homophobie au quotidien. Sur 70 répondants, 11,43% affirment avoir été agressés en raison de leur homosexualité. 17,14% disent avoir été injuriés pour le même motif.

Tableau 19 – Question 22 du questionnaire :
Suite à l'annonce ou à la découverte de votre homosexualité par votre entourage, avez vous :

	Agressé(e)		Injurié(e)	
	Effectifs	Pourcentages	Effectifs	Pourcentages
Oui	8	11 ,43%	12	17,14%
Non	62	88,57%	58	82,86%
Total	70	100%	70	100%

3.4.1 En famille et dans son cercle amical

Tableau 20 - Question 21 du questionnaire :
Suite à l'annonce ou à la découverte de votre homosexualité par votre entourage, avez vous :

	Oui momentanément		Oui durablement		Non jamais		Ne connaissent pas mon homosexualité		Total	
	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%
Eté chassé(e) de la maison parentale	2	3%	1	1,5%	49	73,1%	15	22,4%	67	100%
Subi un chantage affectif de la part de vos parents	10	14,9%	2	3%	43	64,2%	12	17,9%	67	100%
Subi un chantage financier de la part de vos parents	1	1,5%	1	1,5%	50	76,9%	13	20%	65	100%
Eté exclu(e) de votre entourage familial	3	4,8%	1	1,6%	43	68,3%	16	25,4%	63	100%
Eté harcelé(e) psychologiquement par votre entourage familial	7	11,1%	0	0%	42	66,6%	14	22,2%	63	100%

[1] Jeu de mots fréquemment utilisé par les militants LGBT pour tourner en dérision le thème d'une émission radiophonique de Ménie Grégoire diffusée sur Europe 1 en 1971 et intitulée « L'homosexualité, ce douloureux problème ». Cette émission fut interrompue par l'intrusion sur le plateau d'enregistrement de militantes du MLF (Mouvement de Libération des Femmes) et des homosexuelles aux cris de « C'est pas vrai, on ne souffre pas ! »
[2] Borillo D., L'*homophobie*, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 2000.
[3] *Sos homophobie*, association loi 1901, 3 rue Keller - 75000 Paris (www.france.qrd.org/assocs/sos)

(dénigrement, réflexions fréquentes)										
Eté exclu(e) de votre cercle d'ami(e)s hétérosexuels	8	11,9%	4	6%	48	71,6%	7	10,4%	67	100%

D'après ce tableau statistique, 20% des répondants en moyenne cachent leur orientation sexuelle à leurs parents, à la famille et /ou à leurs amis hétérosexuels. Si nous réalisons les pourcentages non-pas à partir de la totalité des répondants mais sur la base de ceux qui ont révélé leur homosexualité, nous obtenons une idée de la proportion d'homosexuels qui rencontrent des difficultés relationnelles avec leur famille et leurs amis hétérosexuels du fait de leur orientation sexuelle: 21,8% ont subi un chantage affectif de la part de leurs parents. 5,8% ont été chassés de la maison parentale. 8,5% ont été exclus de leur entourage familial. 14,3% ont fait l'objet de réflexions désobligeantes fréquentes de la part de leur entourage familial. Il est arrivé à 20% d'entre eux d'être exclus de leur cercle d'amis hétérosexuels.

Tableau 21 – Questions 23 & 24 du questionnaire :
Si vous avez été injurié(e) et/ou agressé(e), était-ce :
(Plusieurs réponses possibles)

	Agressé(e)	Injurié(e)
Par un membre de votre entourage familial	2	3
Par un membre de votre cercle d'amis hétérosexuels	0	2
Nb. de répondants agressés et/ou injuriés	8	12

25% des répondants qui ont été agressés et/ou injuriés l'ont été par leur entourage familial. Ce chiffre donne tout son sens à la réaction de Jean vis à vis de sa famille.

Entretien N°2 : Jean, 48 ans.

« Evidemment, j'en parlais à personne, pas aux parents, ni aux frangins, ni aux frangines, pas aux cousins ou aux amis. Il fallait garder cette douleur sans pouvoir en parler ».

Le tableau statistique 21 quantifie l'homophobie de l'environnement familial et des amis hétérosexuels telle qu'elle est perçue par les répondants à notre questionnaire. Son analyse nous fournit des indications plus précises sur les personnes proches qui sont considérées comme menaçantes par les gays et les lesbiennes.

Tableau 22 – Question 7 du questionnaire :
Quel est selon vous l'état d'esprit de votre entourage sur l'homosexualité en général ?

	Très tolérant		Tolérant		Homophobe		Très homophobe		Décédé ou non concerné		Vous ne savez pas		Total	
	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%
Votre mère	12	17,6	34	50	9	13,2	2	2,9	4	5,9	7	10,2	68	100%
Votre père	7	10,3	26	38,2	12	17,6	3	4,4	8	11,8	12	17,6	68	100%
Votre/vos frère(s)	12	20,7	21	36,2	9	15,5	1	1,7	7	12,1	8	13,8	58	100%
Votre/vos sœur(s)	15	26,3	22	38,6	6	10,5	0	0	9	15,8	5	8,8	57	100%
Vos amis hétérosexuels	27	39,1	35	50,7	2	2,9	0	0	/	/	5	7,2	69	100%

Encore une fois, si nous réalisons les pourcentages non pas à partir de la totalité des répondants mais sur la base de ceux qui connaissent les opinions des interlocuteurs familiaux qu'ils côtoient, nous obtenons des proportions non négligeables de personnes perçues comme homophobes ou très homophobes parmi les membres de la famille. Les répondants concernés considèrent que 19,3% de leurs mères, 31,2% de leurs pères, 23,3% de leurs frères et 13,9% de leurs sœurs sont homophobes ou très homophobes. Nous remarquons sans surprise que les pères et les frères sont perçus comme étant plus hostiles à l'homosexualité que les mères et les sœurs. C'est aussi l'opinion des pères et des frères qui reste la plus méconnue. Les hommes sont-ils plus homophobes que les femmes ? Nos répondants le croient mais il est possible que ce soit la manière dont l'homophobie s'exprime ou ne s'exprime pas qui distingue réellement les deux sexes en la matière.

A la question 21 (tableau 7) du questionnaire, 20% des répondants ont affirmé avoir été exclus de leur cercle d'amis hétérosexuels. A la question 7 (tableau 21), seuls 3,2% des répondants disent avoir des amis hétérosexuels homophobes ou très homophobes. Nous pouvons émettre l'hypothèse que le paradoxe apparent entre ces deux données chiffrées révèle en fait l'ampleur de la modification du réseau social des gays et des lesbiennes. En d'autres termes, la révélation de l'homosexualité opère un tri chez les anciens amis hétérosexuels et conditionne le choix des nouveaux.

3.4.2 Au travail et à l'école

Plus du quart des répondants à notre questionnaire (27,69%) n'ont pas fait leur coming-out sur leur lieu de travail. Le fait de cacher son homosexualité en milieu professionnel n'apparaît pas, au premier abord, comme un problème en soi, y compris chez beaucoup de gays et de lesbiennes qui affirment volontiers que leur vie privée ne regarde personne. Nous avons la conviction que nous sommes confrontés à un véritable discours pré-construit qu'il convient de dépasser.

Tableau 23 – Question 21 du questionnaire :
Suite à l'annonce ou à la découverte de votre homosexualité par votre entourage, avez vous :

	Oui momentanément		Oui durablement		Non jamais		Ne connaissent pas mon homosexualité		Total	
	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%
Eu des problèmes relationnels sur votre lieu de travail	5	7,69%	3	4,62%	39	60%	18	27,69%	67	100%

Si les gays et les lesbiennes cachent leur vie privée sur leur lieu de travail, c'est rarement par pudeur mais bien par peur des conséquences au niveau des relations avec les collègues et de l'avancement. 28,8% des répondants qui affirment connaître l'opinion de leurs collègues de travail sur l'homosexualité considèrent ces derniers comme homophobes.

Tableau 24 – Question 7 du questionnaire :
Quel est selon vous l'état d'esprit de votre entourage sur l'homosexualité en général ?

	Très tolérant		Tolérant		Homophobe		Très homophobe		Décédé ou non concerné		Vous ne savez pas		Total	
	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%	Ef.	%
Vos collègues de travail ou camarades de classe	12	17,9	25	37,3	14	20,9	1	1,5	3	4,5	12	17,9	67	100%

Nous savons également la place importante qu'occupent les discussions qui relèvent de la vie privée au sein des relations interpersonnelles entre collègues de travail. Nous pouvons donc facilement imaginer que pour 27,69% des répondants à notre questionnaire, les journées de travail sont ponctuées de multiples reniements de soi. Cette situation inconfortable n'a rien d'anodine. Elle exige une attention permanente du sujet qui doit jongler entre ses identités sociales virtuelle et réelle sur de longues durées. Nous émettons l'hypothèse qu'elle agit comme un puissant facteur de désocialisation, le repli sur soi apparaissant facilement comme le moyen le plus simple d'éviter ces tensions psychologiques à répétition.

La vie des jeunes gays et des jeunes lesbiennes scolarisés présente beaucoup de similitudes avec celle de leurs aînés au travail. L'école et le monde du travail[1] sont en effet les espaces privilégiés de l'expression de l'homophobie ordinaire. La violence verbale homophobe y est tout à fait banalisée, quant elle n'est pas instrumentalisée en outil d'émulation. Cet environnement agressif renvoie en permanence aux homosexuels une image dévalorisée de soi. Il n'est pas rare de voir des collégiens, des lycéens, des salariés homosexuels ou présumés

[1] *L'homophobie au travail, ça existe encore ?*, livre blanc de l'association l'Autre Cercle, 2003 (www.autrecercle.org).

homosexuels être la cible d'un harcèlement psychologique en règle qui peut déraper à tout moment en agression physique.

Tableau 25 – Questions 23 & 24 du questionnaire :
Si vous avez été injurié(e) et/ou agressé(e), était-ce :
(Plusieurs réponses possibles)

	Agressé(e)	Injurié(e)
Par un de vos collègues de travail ou camarades de classe	3	5
Nb. de répondants agressés et/ou injuriés	8	12

Pour compléter ce rapide tour d'horizon de l'homophobie vécue au quotidien, il important de rappeler que l'ensemble des lieux publiques, fortement hétéro normés, sont le plus grand théâtre de la haine homophobe.

4 Estime de soi, culture dominante et culture communautaire

(Les formes du mal-être liées à la marginalité)

Prendre conscience de son homosexualité, faire son coming-out, vivre ses premières expériences affectives et sexuelles avec une personne du même sexe, pour beaucoup de gays et de lesbiennes, ce sont les signes tangibles d'une acceptation définitive de leur orientation sexuelle et de leur identité sociale. Pourtant, avec un peu de recul, force est de constater que le parcours des homosexuels après cette renaissance identitaire est balisé, à contrario, de signes révélateurs d'une non-acceptation. Sans doute avons nous tendance à sous-estimer la difficulté d'apprendre à vivre avec une étiquette sociale qui fait de soi un marginal à ses propres yeux et à ceux des autres. L'hypothèse sur laquelle s'appuie la dernière partie de notre étude est inspirée des théories développées par Howard Becker dans *Outsider*[1]. Nous essaierons de démontrer que l'estime de soi et le bien-être des individus marginalisés du fait de leur orientation sexuelle ne peut se maintenir à un niveau suffisant qu'à la condition de s'approprier le meilleur d'une culture communautaire de résistance indispensable pour se protéger des valeurs agressives de la culture dominante.

4.1 Le rejet du « milieu », un rejet de soi ?

JH 28a hors milieu
cherche JH en rapport
pour relation stable et sérieuse

Les supports de communication (presse identitaire, réseaux de rencontres par téléphone, sites de rencontres par Internet…) qui ciblent un public gay et lesbien fourmillent de petites annonces qui expriment, comme celle reproduite ci-dessus, un profond mépris pour le « milieu » et les gens qui le fréquentent. Mais le « milieu », qu'est-ce que c'est au juste ? Les homosexuels utilisent très fréquemment ce vocable communautaire dans leurs conversations sans vérifier au préalable s'ils lui donnent bien la même définition.

Le plus souvent, le « milieu » désigne dans les propos tenus par les gays et les lesbiennes l'ensemble des bars et des discothèques fréquentés majoritairement par une clientèle homosexuelle. Le « milieu » est donc souvent assimilé au monde de la nuit avec sa culture spécifique, ses fêtes, les drogues et la drague. Pour les uns, il regroupe l'ensemble des espaces et des outils communautaires dédiés à la drague : bars et discothèques mais aussi saunas, lieux de drague en plain air, réseaux téléphoniques et Internet, etc.… Pour d'autres, tous les espaces de sociabilité communautaire font partie du « milieu » : les associations LGBT[2] et les commerces qui accueillent volontiers une clientèle homosexuelle sans pour autant s'en faire une spécialité entrent alors dans la catégorie.

Comment expliquer l'animosité que le « milieu » suscite chez ses principaux usagés ?

---

[1] Becker H., *Outsider*, Paris, Editions Métailié, 1985.
[2] Lesbiens, Gais, Bi & Transsexuel – Transgenre.

4.1.1 Les aliénations de la culture commerciale communautaire

Lorsque les gays et les lesbiennes expriment leur rejet du « milieu », nous faisons la supposition qu'ils rejettent d'abord une sociabilité propre au monde de la nuit.

4.1.1.1 Les commerces communautaires, plus que des commerces

Pour les gays et les lesbiennes, la découverte et l'affirmation progressive de leur orientation sexuelle coïncide souvent avec la découverte des établissements communautaires, dont la plupart sont des établissements de nuit. Ces bars et ces discothèques sont plus que des commerces où l'on vient se détendre. Ce sont des lieux où la concentration de ses pairs favorisent les passages à l'acte et les initiations.

Les bars et les discothèques communautaires sont des passerelles qui permettent aux personnes en questionnement de vérifier l'orientation de leurs émois et de leurs désirs en observant et en côtoyant des homosexuels plus affirmés. Contrairement aux fantasmes véhiculés par les lieux communs, ces espaces ne sont pas réservés aux gays et aux lesbiennes (le voudrait-on d'ailleurs que ce serait difficile à réaliser). Leur mixité favorise cette fonction de passerelle car l'individu qui s'interroge sur sa sexualité fréquente plus facilement un établissement communautaire s'il conserve la possibilité de se retrancher derrière une identité sociale hétérosexuelle.

Les bars et les discothèques communautaires sont également les espaces où beaucoup de gays et de lesbiennes découvrent que les homosexuels sont bien plus nombreux et plus libres que ce qu'ils croyaient. Cette information élargit soudain l'horizon des possibles. Elle arrive au moment où l'individu qui s'affirme est submergé par une énergie libidinale longtemps contenue par le refoulement. Cette énergie libidinale trouve naturellement sa place dans la sociabilité du monde de la nuit : les lumières tamisées, la musique forte, l'alcool, tout est fait pour désinhiber les noctambules et faciliter la drague. En même temps qu'ils apprennent à séduire, qu'ils rencontrent leurs premiers partenaires, qu'ils vivent leurs premières expériences, les homosexuels se créent un réseau de connaissances amicales.

Pour les uns, la découverte du « milieu » est un moment d'euphorie. Leur identité en construction va se nourrir des codes culturels de cette sociabilité. C'est ainsi que l'on peut voir de jeunes gays et de jeunes lesbiennes changer radicalement de look en quelques semaines. Souvent, après une phase initiale de fréquentation plus ou moins assidue, les mêmes personnes qui passaient tous leurs week-ends « dans le milieu » finissent par ne plus y mettre les pieds et ressentent à son égard une profonde aversion. Le « milieu » déçoit et est alors accusé de tous les maux. Lieu de débauche et de perversion, on n'y rencontrerait que des obsédés sexuels, des « *folasses*[1] » et des « *camionneuses*[2] ». Pour les autres, ces codes culturels stéréotypés vont agir dés le début comme de puissants repoussoirs.

---

[1] Terme péjoratif largement utilisé par les homosexuels eux mêmes pour désigner des hommes efféminés.
[2] Terme péjoratif largement utilisé par les homosexuels eux mêmes pour désigner des femmes masculines.

4.1.1.2 Les commerces communautaires, rien que des commerces

Commentaires scénario 2 :

-Judith : « (…) A priori, je pense qu'on est tous un peu d'accord pour dire qu'il n'y a rien d'épanouissant dans ce qu'elle dit, les gens en boîte, sur Internet ou petites annonces. Mais on sait tous que ça existe et quand tu dis que tu ne t'identifies pas, renseigne toi auprès des gens homos. Je pense que tous ont eu à faire soit aux boîtes, soit à Internet, soit aux petites annonces. Peut-être que pour certains, ça a été une révélation et un épanouissement. Peut-être que pour d'autres, ça a été une immense déception. Et puis, il y a plusieurs paliers. Peut-être qu'au début, c'est un épanouissement et puis qu'après on se prend une grosse baffe. Nous, on est plutôt dans le cas où il y a eu la déception ».

Pourquoi le « milieu » déçoit-il et finit-il par être méprisé par celles et ceux sur qui il exerçait une véritable fascination ? Les explications possibles sont multiples :

Tout d'abord, pour certains, le « milieu » est associé à des expériences initiatiques qui se sont mal passées. En matière de relations amoureuses et sexuelles, le novice un peu naïf qui ne maîtrise pas les codes culturels de la drague se fait facilement tromper sur les intentions d'un partenaire plus expérimenté et peu scrupuleux.

Commentaires scénario 2 :

-« Juste :Moi, à son âge, admettons qu'elle a dix-huit ou vingt ans, quand j'ai rencontré le milieu, moi aussi j'étais plein d'optimisme et d'illusions. J'avais envie de croire que les gens en face de moi, c'était des amis. Mais finalement, ils avaient envie de me niquer. Au bout de deux semaines, ils ne me parlaient plus. J'avais envie de les appeler des amis et j'avais envie d'y croire. »

Ensuite, force est de constater que la sociabilité des établissements commerciaux qui animent le monde de la nuit devient très rapidement insuffisante pour répondre aux attentes sociales des gays et des lesbiennes. Le charme de la nouveauté ne dure qu'un temps. La drague dans les bars et les boîtes finit par être ressentie par beaucoup comme un jeu de dupe. La musique forte, la pénombre et l'alcool, s'ils facilitent la drague, rendent improbables tous les autres vecteurs de communications. Finalement, un commerce reste un commerce et il est illusoire d'en attendre autre chose qu'un moment de détente. Or, pour les homosexuels célibataires ou isolés, le « milieu » apparaît comme un passage incontournable pour rompre le cercle vicieux de la solitude.

Le rejet du « milieu » serait donc dû aussi au sentiment de colère qu'éprouvent nombre d'homosexuels devant l'obligation qu'ils perçoivent de fréquenter, dans le but d'élargir leur cercle de connaissances, une sociabilité propre au monde de la nuit qui ne les satisfait pas.

4.1.2 La notion de « milieu » , manifestation de l'homophobie intériorisée

Commentaires scénario 2 :

-« Gaétan : C'est un texte sur le milieu.
-Juste : Sur le milieu, oui. C'est peut-être ça qui me fait hérisser le poil(…). Et bien moi (le texte), il m'horripile. Et la phrase qui m'horripile le plus c'est : « Alors quand j'ai commencé à fréquenter le milieu, ça a été une véritable révolution dans ma vie ». Alors là j'ai envie de lui dire : « Ma pauvre chérie », quoi ! »

Les frustrations suscitées par les commerces communautaires ne suffisent pas à elles seules à expliquer le réflexe largement partagé qui consiste à afficher sa réprobation du « milieu ». Nous y voyons là une manifestation exemplaire d'une homophobie intériorisée collective.

L'homophobie intériorisée est un phénomène psychique qui conduit les gays et les lesbiennes à intégrer en soi la haine de la société envers les homosexuels. Elle se décline sous des formes différentes à chaque étape du processus qui mène à l'acceptation de son orientation sexuelle. Nous distinguons quatre étapes théoriques dans ce processus :

- ✓ 1er étape : *« La société dit que les homosexuels sont des déviants. Je ne suis pas déviant donc je ne suis pas homosexuel ».* L'homophobie intériorisée se manifeste par le déni de son orientation sexuelle.
- ✓ 2ème étape : *« La société dit que les homosexuels sont des déviants. Je suis homosexuel donc je suis un déviant ».* L'homophobie intériorisée amène le sujet à intégrer son infériorisation.
- ✓ 3ème étape : *« La société dit que les homosexuels sont des déviants. Je suis homosexuel mais ne suis pas déviant. Donc je ne suis pas un homosexuel comme les autres.* L'homophobie intériorisée est projetée sur les autres homosexuels, accusés d'être la cause de la stigmatisation.

Nous sommes convaincus que cette phase de distanciation par rapport au groupe social d'appartenance contribue à expliquer le rejet du « milieu ». Le « milieu », ce sont aussi les pairs qui renvoient comme un miroir aux gays et aux lesbiennes leur propre honte et leurs propres difficultés à s'accepter. Les discours de réprobation du « milieu » seraient donc à interpréter en partie comme des signes de difficultés d'acceptation de son identité sociale chez les homosexuels qui les prononcent de manière répétitive et automatique.

4.2 Quand les homosexuels se voient sous l'angle de la théorie essentialiste de la différence des sexes

La quatrième et dernière étape théorique dans le processus d'acceptation de son homosexualité est celle pendant laquelle le sujet réussit à repérer, à comprendre et à contrer les processus de marginalisation.

« La société dit que les homosexuels sont des déviants.
Je suis homosexuel mais ne suis pas déviant.
Donc la société se trompe et cherche à me tromper».

Il est très difficile de percevoir le contrôle social à l'œuvre dans les valeurs hétéro normatives qui nous ont été transmises depuis toujours par notre environnement et que nous reproduisons à notre insu. Sans ce travail de réflexion, nous émettons l'hypothèse que les gays et les lesbiennes sont condamnés à se mesurer un à référentiel de normes devant lequel leur estime de soi est immédiatement disqualifiée.

4.2.1 Pratiques sexuelles, couple, fidélité : le « choc des cultures » ?

Le champ de la sexualité et des relations affectives est évidemment un terrain de prédilection pour l'observation du conflit qui se produit chez de nombreux homosexuels entre leurs pratiques et les normes hétéro sexuées auxquelles ils continuent de se référer.

A entendre le discours dominant qui prévaut chez les hétérosexuels comme chez les homosexuels, les gays serait obsédés par le sexe, infidèles et incapables de construire une relation de couple.

Commentaires scénario 2 :

-Juste : « Et moi je trouve que les lieux de drague et les backrooms n'expriment pas la liberté sexuelle mais que ça exprime plutôt une frustration. Et justement plutôt qu'une liberté, je trouve que ça enferme. C'est plutôt une prison . C'est parce que il n'y a rien d'autre. Je trouve que ça exprime la frustration sexuelle des homosexuels. Parce qu'ils ne sont pas capables justement de construire une relation affective, ils ont des besoins sexuels qui les emprisonnent.

-Romain : Moi, je rejoins les propos de Juste. Je dis que s'il y a une liberté sexuelle accrue, c'est parce qu'il y a peut-être aussi une liberté affective déficiente.

-Juste : Déficiente, voilà, c'est ça.

-Gaétan : Une liberté affective déficiente, c'est à dire ?

-Romain : C'est à dire que plutôt que de rentrer en relation avec l'autre par le biais de l'affectif, on entre en relation par la sexualité.

-Juste : L'affectif est tellement dur à trouver qu'ils n'ont pas d'autre choix que d'avoir une sexualité débordante. Et là ,moi, j'expliquerais plutôt la liberté de chacun en disant plutôt que ne trouvant l'amour, ne trouvant les personnes qui en face répondent à leurs attentes affectives, forcement ils compensent par la liberté sexuelle. Et là, ça expliquerait cette liberté sexuelle et non pas la volonté de se libérer des conventions. Où en tout cas, il y a peut-être une partie de liberté par rapport aux conventions mais elle est aussi à compléter avec une frustration ».

Le discours dominant s'inverse lorsqu'il s'agit de qualifier les pratiques affectives et sexuelles des lesbiennes. Celles-ci seraient moins portées sur le sexe et donc plus enclines à stabiliser leur couple.

Commentaires scénario 2 :

-Romain : « C'est bien ce paradoxe, parce que déjà dans la relation homosexuelle, les femmes se distinguent mais dans la relation hétérosexuelle, elles sont différentes des hommes. Elles ont un abord de la sexualité qui est très différent de celui des hommes. Donc, ça peut très bien se retrouver dans

l'homosexualité. Les femmes ont certainement moins besoin de sexualité et dans une relation entre deux femmes… »

Commentaires scénario 2 :

-Alexandra : « Disons que moi, par exemple, avec les copines, quand on parlait d'homosexualité, elles disaient bien que les hommes étaient plus sexuels que les femmes et je rejoins ce que tu dis là, elles avaient une idée dégoûtante des pédés : « Oui, mais les pédés, ils sont infidèles, c'est que pour le sexe ». Et les lesbiennes, c'est l'amour , le grand, le vrai ».

Ces propos sont inspirés de la théorie essentialiste sur la différence des sexes. Cette théorie est très largement relayée par les institutions (le Droit, l'Eglise,…) et reprise par l'opinion publique. Elle nous explique que l'homme est par nature différent de la femme, biologie à l'appui. Les hommes viendraient de Mars et les femmes de Vénus[1]. Il en découle que l'harmonie entre l'homme et la femme ne peut se concevoir qu'en terme de complémentarité. Cette différence par essence entre les sexes serait à la base de la structuration de notre civilisation. La remettre en cause, comme le fait le mouvement LGBT[2] par exemple, amènerait le chaos social. Ce discours est également repris par certains courants féministes qui s'appuient sur la différenciation des sexes pour mieux faire valoir les droits des femmes.

D'autres écoles de pensée du féminisme[3] dénoncent, de même que le mouvement Queer, le dogme de la différence des sexes. Véritable clefs de voûte de l'hétéro sexisme, il est le fruit d'une interprétation abusive et manichéenne de thèses psychanalytiques détournées dans le but de préserver le primat du masculin sur le féminin. Cette hiérarchie des genres ne peut s'exercer que si la frontière qui les sépare est solidement gardée. Cette frontière est gardée par la honte et la stigmatisation qui frappent les personnes qui transgressent les normes des genres. Celles-ci sont reléguées dans la catégorie des pervers et des déviants.

Ayant intégré toutes les valeurs du discours dominant hétéro sexiste, il n'est pas étonnant que de nombreux homosexuels interprètent et sur-interprètent leurs pratiques affectives et sexuelles en des termes péjoratifs et idéologiquement orientés. Sous le prisme de la théorie de la différence des sexes, le multipartenariat sexuel des gays est perçu comme la conséquence de la nature masculine non tempérée par la femme. Selon la même logique, les lesbiennes seraient chastes car la chasteté est réputée être une vertu féminine. Nous devinons en filigrane le même angle d'analyse derrière l'idée solidement ancrée que les homosexuels seraient incapables de construire une relation de couple stable. Pourquoi interpréter la succession des relations de couple comme la conséquence d'une incapacité inhérente à l'homosexualité, à savoir l'incapacité d'atteindre l'harmonie promise par la complémentarité des sexes ? A notre époque où une majorité de mariages se concluent rapidement par un divorce, nous savons bien que les relations entre les hommes et les femmes ne sont pas plus évidentes que les relations entre personnes du même sexe.

---

[1] Gray J., *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus,* Neuilly-sur-Seine, Editions Michel Lafon, 2004.
[2] Lesbien, Gai, Bi & Transsexuel – Transgenre.
[3] Badinter E., *Fausse route*, Paris, Editions Odile Jacob, 2003.

Tableau 26 – Question 9 du questionnaire :

Recherchez vous la stabilité dans vos relations affectives et sexuelles ?

	Effectifs	Pourcentages
Oui	61	91,04%
Non	6	8,96%
Total	67	100%

91,04% des répondants à notre questionnaire prétendent rechercher la stabilité dans leurs relations affectives et sexuelles. Ce pourcentage contraste avec le nombre d'homosexuels qui déclarent subir le célibat à défaut de réussir à trouver un partenaire cherchant autre chose que des relations sexuelles sans lendemain. Pourquoi les espaces de sociabilité communautaire sont-ils peuplés de célibataires qui n'arrivent pas à se rencontrer pour construire une relation durable ?

Commentaires scénario 2 :

-Juste : «Et puis moi, de toute façon, je ne suis pas du tout d'accord avec sa phrase. Encore une fois, je trouve ça vachement réducteur. Les relations sont de courtes durées, oui, mais c'est pas forcement à cause de la liberté affective et sexuelle. Aussi parce que les homosexuels vivent tard leur sexualité, parce qu'ils ont refoulé plein de choses, parce qu'ils ont envie de croire encore à la personne idéale, qu'ils se disent peut-être que l'homme qui passe à côté de moi, c'est peut-être le bon. Les homosexuels ont justement cette frustration. Ils ont du retard à rattraper. Ils courent vers l'impossible et ils se disent que la personne avec qui ils sont, et bien finalement ils sont en train de perdre leur temps et ils cherchent un idéal. Donc il change comme de chemise parce qu'ils ont peur de perdre leur temps parce qu'ils en ont déjà perdu assez ».

Nous considérons que la théorie avancée par Juste pour expliquer l' « instabilité affective » des gays est encore un bel exemple de répétition d'un discours dominant. Le dilemme multipartenariat/célibat est perçu comme une fatalité indissociable de la « douloureuse » expérience homosexuelle. Pourtant, rien ne prouve que le multipartenariat soit le fruit d'une contrainte sociale ou d'une séquelle psychologique. S'il est possible de concevoir que les jeunes hommes homosexuels éprouvent des difficultés à stabiliser leurs premières relations du fait d'une certaine immaturité, il est difficile d'en dire autant pour les gays quadragénaires. Or, les enquêtes réalisées sur les pratiques des hommes homosexuels tendent à prouver que le multipartenariat concerne davantage les seniors que les juniors. De plus, les réponses à notre questionnaire concernant la durée des relations affectives et sexuelles entre personnes du même sexe nous amène à penser que la réalité du multipartenariat est sans doute largement surestimée dans les discours : la moitié des répondants affirme vivre ou avoir vécu au moins une relation supérieure à deux ans et le quart, au moins une relation supérieure à cinq ans.

Tableau 27 – Question 10 du questionnaire :
(Depuis) combien de temps a duré (dure) votre relation affective et sexuelle la plus longue ?

	Effectifs	Pourcentages
Jamais eu de relation	4	5,71%
Moins d'un moins	7	10%
Entre un mois et six mois	12	17,14%
Entre six lois et deux ans	12	17,14%
Entre deux ans et cinq ans	18	25,71%
Plus de cinq ans	17	24,29%
Total	70	100%

Sans vouloir nier les différences statistiques qui peuvent apparaître au niveau des comportements affectifs et sexuels entre les homosexuels et les hétérosexuels, entre les gays et les lesbiennes ou encore entre les hommes et le femmes, nous croyons qu'il convient d'aborder ces questions avec une extrême vigilance par rapport au discours dominant inspiré de la théorie essentialiste de la différence des sexes. Il serait plus prudent d'analyser ces différences en terme de processus sociaux plutôt qu'en se référant à une loi biologique universelle et irrévocable. Nous sommes convaincus que l'avancée des libertés individuelles a déjà commencé à réduire les écarts en matière de comportements affectifs et sexuels entre ces différents groupes sociaux.

4.2.2 Les origines de l'homosexualité selon la psychologie de comptoir

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

-« Stéphane : Tu t'es déjà demandé pourquoi tu étais homo ?
-Henry : Je ne sais pas si ça vient à cent pour cent de l'éducation mais pour moi, elle vient pour une bonne part de mon éducation.
-Stéphane : Tu peux développer ?
-Henry : J'ai eu un père indifférent, froid, qui m'a repoussé indirectement, qui se comportait méchamment avec moi. Ma mère était également autoritaire. Je pense que si j'avais eu un père qui m'avait apporté de l'amour, qui m'avait montré ce que c'est que l'amour, je pense que je n'aurais peut-être pas viré de bord.
-Stéphane : Quel lien tu vois entre le rejet du père et ton homosexualité?
-Henry : Je pense que si j'avais eu un modèle masculin auquel m'identifier, je pense que….C'est ça, j'ai pas eu un homme à qui j'aurais voulu ressembler. Je haïssais mon père et en fait je ne voulais pas lui ressembler. Je faisais tout pour me différencier. Quand on me disait que physiquement je lui ressemblais, ça me faisait pas plaisir. Je ne prenais pas ça comme un compliment. Je ne voulais pas lui ressembler. En fait, je n'ai eu personne à qui m'identifier. Je n'ai eu aucun modèle.
-Stéphane : Tu penses que tu es homo parce que tu t'es identifié à ta mère comme le modèle le plus valorisant de la cellule familiale ?
-Henry : Non, je n'ai pas dis que je m'étais identifié à ma mère.
-Stéphane : Je ne comprends toujours pas le lien que tu sembles reconnaître entre rejet du père et homosexualité.

-Henry : Je pense que le jeune garçon doit s'identifier à son père ».

Le témoignage d'Henry illustre un autre prolongement du discours dominant sur la différence des sexes, celui qui lie étroitement l'apprentissage de cette différenciation à la santé psychique des individus. Selon cette théorie, l'enfant éduqué par des parents hétérosexuels qui ne respectent pas les attributs de leur genre respectif se trouve déstructuré dans son identité sexuée. C'est ce trouble de l'identité sexuée qui serait à l'origine des déviances sexuelles telles que l'homosexualité. Cette pathogenèse de l'homosexualité est bien connue de l'opinion publique qui invoque les « mères castratrices » et les « pères absents » pour expliquer l'orientation sexuelle des gays et des lesbiennes. Autre avatar de cette théorie, les notions de « référent masculin » et de « référent féminin » que l'on brandit régulièrement contre les aspirations des homosexuels à la parentalité. Henry est lui-même convaincu qu'il est devenu homosexuel parce que son père n'a pas tenu son rôle de référent masculin.

« Mère castratrice », « père absent », « référent masculin », « référent féminin », tous ces concepts, dévoyés par une psychologie de comptoir mal inspirée, balisent le discours dominant sur la différence des sexes. Ils conduisent les gays et les lesbiennes qui leur donnent du crédit à se percevoir comme le résultat d'un processus éducatif raté.

4.2.3 Mal dans son genre

Nous avons rencontré Henry pour la réalisation de son entretien. Henry ne correspond en rien au stéréotype du garçon efféminé. Pourtant, il est persuadé de manquer de virilité, attribut de l'homme hétérosexuel selon lui.

Entretien N°1 : Henry, 21 ans.

-« Henry : Je pense que le jeune garçon doit s'identifier à son père.
-Stéphane : Et s'il ne le fait pas, il devient homo ?
-Henry : Je pense que si j'avais eu un modèle masculin, je serais devenu plus viril. Je pense que mon père ne m'a pas permis d'avoir confiance en moi dans le sens où il m'écrasait tout le temps et où il me rabaissait. Je pense que s'il avait été plus gentil avec moi, s'il m'avait accordé plus de valeur, je pense que j'aurais été un homme, disons un vrai, entre guillemets .
-Stéphane : C'est quoi pour toi la virilité ?
-Henry : (sourire d'Henry) La virilité, c'est…je pense… J'aurais été moins sensible. Je me serais comporté comme les autres hétéro ».

Tout comme Henry, beaucoup de gays et de lesbiennes se sentent mal à l'aise vis à vis de leur genre. La non – conformité de genre par rapport à la norme, qu'elle soit réelle ou fantasmée, en soi ou chez les pairs, est fréquemment ressentie par le sujet comme l'insigne infamant de l'homosexualité. Depuis le dix-neuvième siècle, l'homosexualité est en effet considérée comme allant de soi avec une inversion du genre.

Nous soutenons que la théorie de l'inversion est alimentée par l'idée essentialiste de la différence des sexes. En effet, celle-ci confère aux genres masculin et féminin leur valeur d'attributs naturels respectivement propres aux individus de sexe mâle et de sexe femelle. Autrement dit, si l'homme est sensé être naturellement masculin, un homme efféminé n'est donc pas un « homme, un vrai ». Si la femme est sensée être naturellement féminine, une femme masculine n'est donc pas une vraie femme. La théorie de la différence des sexes

renvoie donc un sentiment d'anormalité à celles et ceux qui n'épousent pas complètement les stéréotypes de genre dévolus à leur sexe.

4.3 Estime de soi et estime communautaire

Pour renforcer leur estime de soi, nous sommes convaincus que les gays et les lesbiennes doivent au préalable apprendre à percevoir leur propre homophobie intériorisée et le contrôle social à l'œuvre derrière les discours dominants sur les genres et les sexualités. Il leur faut ensuite prendre conscience de l'interdépendance qui lie l'estime de soi et l'estime communautaire et, par conséquent, comprendre la nécessité de réhabiliter l'estime communautaire. Cette réhabilitation ne peut avoir lieu sans avoir désamorcé un autre discours dominant, celui sur le « communautarisme ».

4.3.1 Le spectre du communautarisme : un argument fallacieux pour la perpétuation de la domination.

La République française a été fondée sur un socle de valeurs parmi lesquelles se trouve l'Egalité. « Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits », proclame la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen. En abolissant les privilèges dans la nuit du 4 août 1789, les révolutionnaires faisaient disparaître la répartition théorique de la population en trois états : le Clergé, la Noblesse et le Tiers Etat. Désormais, tous les Français faisaient partie d'une seule communauté, la Nation composée de ses citoyens.

S'appuyant sur une analyse dévoyée de ces principes, certains ne se privent pas de dénoncer les agissements des mouvements revendicatifs des minorités comme étant des tentatives de morcellement de la Nation en multiples communautés. Les minorités, dont la minorité homosexuelle, sont alors suspectées de communautarisme, c'est à dire de porter des revendications communautaires contraires à l'intérêt général et susceptibles de créer des échelons intermédiaires entre la Nation et certains citoyens.

Sans vouloir nier l'existence de dérives communautaires dans toutes les couches de la société, nous faisons le constat aujourd'hui que l'argument du communautarisme est brandi systématiquement comme un chiffon rouge contre les revendications des minorités.

Le discours dominant sur le « communautarisme homosexuel » se trouve résumé dans les propos qu'Alain Minc adresse aux gays dans *Epître à nos nouveaux maîtres*[1].

« Le chemin suivi par le féminisme est devenu le vôtre : les exigences militantes, les triomphes législatifs, le discours ambiant vous font passer subrepticement du droit à l'indifférence, c'est à dire de la conquêtes des libertés individuelles, au droit à la différence, avant que n'apparaissent quelques revendications de passe-droits ou de privilège propres, sans doute, à compenser les injustices passées. Ainsi glisse-t-on, sans crier gare, du PaCS – évident – au droit à l'adoption – plus complexe. De la répression des discriminations – impérative – à la revendication de la spécificité – inacceptable -, comme lorsque l'adjoint à la Culture du

[1] Minc A., *Epîtres à nos nouveaux maîtres*, Paris, Grasset, 2002, p. 64.

maire de Paris nous a vanté l'exemple des départements consacrés aux gay studies dans les bibliothèque de San Francisco. De la solidarité entre brimés – naturelle – à la transformation en un appareil de pouvoir – illégitime. Celle-ci est d'autant plus malvenue que, bien davantage que les féministes, vous avez gagné sur le grand damier de l'influence. Qu'il s'agisse du pouvoir symbolique, de l'invention sociale, du tempo donné à la société, de la mode, des valeurs dominantes, vous êtes dans la société contemporaine au cœur du cœur du « réacteur nucléaire ». Aussi à ce jeu-là, votre « ghettoïsation » devient-elle aussi inutile qu'elle était, hier, inévitable.

Vous ne pouvez pas d'une main revendiquer un droit à l'indifférence poussé jusqu'à l'extrême, c'est à dire le droit au mariage, à l'adoption, à la procréation médicalement assistée, et de l'autre réclamer le droit à la différence, lui aussi absolu, en exigeant la reconnaissance quasi institutionnelle de pratiques communautaires, assorties de comportements de pouvoir dignes d'une confrérie franc-maçonne. Votre démarche est, de ce point de vue, différente de celle des féministes. Elles s'acharnent à ériger la différence des sexes en norme, alors que vous-même vous vous efforcez, au contraire, de l'araser, tout en maintenant une solidarité de communauté. Leur essence est désormais communautariste, alors que seule votre existence l'est. Vous n'êtes donc pas des enfants perdus pour nous qui nous réclamons de l'universalisme, alors qu'elles malheureusement, le sont. Vous n'êtes plus condamnés à l'enfermement. Choisissez la société aux dépens du ghetto ! »

Les pourfendeurs du « communautarisme homosexuel » emploient régulièrement, en les opposant, les concepts du « droit à l'indifférence » et du « droit à la différence ». Le premier serait compatible avec les principes républicains contrairement au second. Cette dialectique est selon nous symptomatique de la vacuité de cette pensée dominante qui subordonne l'application du principe d'égalité des droits à une injonction au clonage en termes de comportements sociaux. Cette subordination est un non-sens. En effet, le principe de l'égalité des droits n'est pertinent qu'à partir du moment où il se fonde sur la reconnaissance de la diversité des citoyens qui, malgré leurs différences, bénéficient des mêmes droits et sont contraints aux mêmes obligations civiques. Ainsi, nous affirmons qu'il est illogique de vouloir opposer le « droit à l'indifférence » au « droit à la différence », ces deux aspirations étant tout à fait compatibles entre elles et conformes à l'esprit républicain.

La rhétorique qui justifie un traitement inégalitaire au nom d'une différence réelle ou supposée n'est pas une nouveauté. Tout au long du vingtième siècle, la République française a justifié la colonisation en arguant que les populations colonisées n'étaient pas suffisamment développées pour assumer les exigences d'une démocratie. La République ne s'est pas non plus trouvée embarrassée d'exclure la moitié de la population française du corps civique jusqu'en 1946, en expliquant que les femmes étaient par nature incompétentes en matière de politique.

Le reste du discours d'Alain Minc est une synthèse de tous les stéréotypes les plus communs qui circulent sur les minorités : leur volonté de se ghettoïser, de noyauter le pouvoir, alors même que la stigmatisation aurait disparue… Il est surprenant de constater à quel point ces stéréotypes empruntent sans retenue des éléments traditionnels de la phraséologie de l'extrême droite. La « communauté homosexuelle » est décrite avec les mêmes procédés que d'autres utilisent pour présenter le « lobby juif » : une minorité solidaire qui agit secrètement pour faire triompher ses intérêts particuliers au détriment de l'intérêt général.

4.3.2 La « communauté homosexuelle », tentative de définition

Un fois le discours dominant sur le communautarisme neutralisé, il reste ensuite à redéfinir de manière positive le concept de « communauté », embrumé par tant d'idées reçues et de fantasmes.

L'opinion publique a tendance à considérer que l'esprit communautaire est un particularisme propre à certaines minorités très ciblées. Pourtant, une observation attentive nous démontre assez facilement que la vie communautaire est le lot commun de tout un chacun : les corps professionnels, les réseaux paroissiaux, les clubs sportifs, … forment des communautés souvent plus structurées, plus homogènes et plus hermétiques que la « communauté homosexuelle ».

Il est nécessaire de rappeler également que le sentiment communautaire entre gays et lesbiennes est loin d'être une évidence. Le fait d'avoir éventuellement certaines pratiques sexuelles en commun ne suffit pas à créer une cohésion parmi une population dont la diversité est criante. Même si l'on peut repérer des codes culturels propres à certains groupes d'homosexuels (les codes du monde de la nuit, les codes vestimentaires des « fashionables », la culture militante associative, la culture féministe de certaines lesbiennes,…), la diversité des gays et des lesbiennes écarte la probabilité de l'existence d'une culture homosexuelle. Autre obstacle au développement d'un sentiment communautaire, l'homophobie intériorisée amène bon nombre d'homosexuels à projeter sur la communauté leur honte de soi, dans un processus analogue à celui qui les pousse à haïr le « milieu »[1].

Paradoxalement, cette haine de l'« Autre comme Soi » constitue selon nous la meilleure preuve de l'existence d'un sentiment communautaire diffus chez ceux-là mêmes qui s'en accommodent le moins. En effet, pour avoir honte de quelqu'un, encore faut-il se sentir lié à lui. Quelle est donc la nature de ce lien ?

Nous croyons que ce qui unit de fait les homosexuels les unit contre leur gré. Les gays et les lesbiennes ne choisissent pas d'appartenir à la communauté, ils y sont assignés de force par la pression sociale qui les désignent comme faisant partie d'une même catégorie de déviants. La stigmatisation efface en quelque sorte la diversité. La complexité propre à chaque individu se trouve réduite à une orientation sexuelle.

Beaucoup d'homosexuels essaient de contrer cette assignation communautaire réductrice en revendiquant leur individualité. L'homophobie intériorisée aidant, ils cèdent parfois à la tentation de croire que leur individualité est plus respectable que celles de leurs pairs. Il en découle une véritable lutte pour la maîtrise de l'image communautaire, illustrée ci-dessous par les propos de Giselle.

> Entretien N°3 : Giselle, 27 ans.
>
> *« (…), je me dis que si les gens extérieurs doivent avoir une image positive de l'homosexualité, il faut en montrer une image positive.*
>
> *(…)*

[1] Cf. chapitre 4.2.1.

> *« Et encore une fois, ça m'interpelle par ce que pourraient en penser les autres. C'est à dire ce que nos parents pensent ou pensaient des homo avant de nous connaître, et bien c'était les folasses qu'on voyait à la télévision. Alors que quand on y regarde de plus prés, c'est pas ça du tout.*
>
> *(…)*
>
> *« J'aimerai, à mon niveau, faire avancer les opinions et leur dire qu'une lesbienne, c'est pas forcément habillée en mec, c'est pas forcément les cheveux ultra courts ».*

Au regard de ce que nous avons essayé de démontrer précédemment, nous considérons que le concept de « communauté homosexuelle » n'a de sens que si on le conçoit en terme politique. En effet, selon nous, la communauté homosexuelle n'est au préalable que l'ensemble des personnes qui sont assignées à la même marginalité sociale liée à leur orientation sexuelle. Dans ces conditions, la seule façon de réhabiliter la communauté n'est pas de la rendre respectable en reproduisant en interne des phénomènes discriminatoires mais, au contraire, d'en faire le support commun d'un mouvement idéologique de résistance à l'oppression.

4.3.3 Quand l'estime de soi dépend de l'estime communautaire

Ce dernier chapitre a pour ambition de mettre en lumière les relations qui existent entre l'estime de soi des gays et des lesbiennes, leur degré d'intégration à la culture dominante et l'estime qu'ils portent à leur groupe de pairs. Pour ce faire, nous avons utilisé la méthode de la contextualisation représentationnelle décrite dans la partie 1.2.3.2.2. de notre étude pour analyser l'Espaces Elémentaires de l'Identité Sociale (E.E.I.S.) de deux personnes que nous avons interrogées[1].

4.3.3.1 Giselle, le regard des autres et la honte de la communauté

La simple lecture visuelle de l'E.E.I.S. de Giselle révèle un déséquilibre quantitatif en faveur des jugements de valeurs négatifs (partie droite du schéma). Ce déséquilibre s'accentue si l'on considère que la plupart des éléments placés dans la catégorie du SOI + sont en fait la projection d'un SOI pas encore accompli et définit par défaut (« ne pas être…. »).

Si l'on exclut tout ce que Giselle souhaite être mais estime ne pas être encore, la catégorie du SOI + est en fait très peu fournie. Les éléments restants se rapportent à l'identité « femme » placée délibérément avant l'identité « lesbienne ». Le SOI + pas encore accompli se définit par le rejet très prononcé du stéréotype lesbien et le devoir de faire mieux que les autres.

---

[1] Les retranscriptions des entretiens de Giselle et Bertrand sont consultables en annexes 2.

L'E.E.I.S. de Giselle

SOI +

Sexualité épanouie depuis toujours

« une femme avant d'être une lesbienne »
- « à l'aise dans ma peau de femme »
- J'aime « être féminine »

→ **PROJECTION D'UN SOI + PAS ENCORE ACCOMPLI** →

Rejet du stéréotype très prononcé : → **MAIS**
- « se perdre soi-même »
- « ne pas être masculine »
- « ne pas correspondre à un type, à un groupe »

Volonté de **faire mieux** que les autres : → **MAIS**
- « envie de faire mieux qu'un couple hétéro »
- « je me devais d'être la meilleure parce que la seule fille »

SOI -

Sentiment de solitude,
même en couple («scission couple-groupe)

MAIS

Est très attentive à « un tas de petits détails » pour ne pas correspondre aux stéréotypes comme par le passé : « C'était ridicule » - « pas bien dans ma peau »

MAIS

« Ma vie personnelle est échec lamentable » = donne une mauvaise image de l'homosexualité

NON-SOI +

H – avantages de la communauté : pas de « pression » familiale et « cassure » avec la tradition

E = au sujet des hétéro
H = au sujet des autres homo

NON-SOI -

H – codes communautaires aliénants : « abnégation d'une partie de la person- -nalité pour se faire accepter du groupe »
H – communauté = « grosse solitude » et « beaucoup d'hypocrisie »
H – « Vie similaires » = « Ca me fait peur »
H –«Beaucoup de soucis pour les garçons » (consommation sexuelle = solitude + mauvaise image)

E – « pas une haute estime de la communauté hétéro » = pressions familiales (mariage/descendance), règles immuable

H – E – « symétrie » dans la consommation sexuelle.

A contrario, le SOI – se construit logiquement à travers un contrôle strict de l'image de son identité lesbienne, identité toujours suspectée de vouloir céder par facilité à la tentation du stéréotype. Le SOI – est également marqué par un sentiment de solitude et d'échec généralisé qui influencerait négativement la perception de l'identité lesbienne par autrui.

La catégorie du NON SOI -, la plus dense, cible surtout la « communauté homosexuelle ». Giselle se démarque de ses codes aliénants qui obligent les individus à faire « *abnégation d'une partie de leur personnalité pour se faire accepter du groupe* » et les amènent à tous se ressembler (« *vies similaires* »). Elle reproche à la communauté son inefficacité à rompre la solitude et son hypocrisie. Toujours soucieuse de la réputation sociale de l'homosexualité, elle regrette les pratiques sexuelles des gays qui donnent, selon elle, une mauvaise image, tout en précisant que les hétéros ne sont pas beaucoup plus chastes.

Le seul effet positif reconnu à la communauté (NON SOI +) est d'amener ses membres à prendre de la distance par rapport à la tradition familiale. C'est d'ailleurs cette tradition qui est nommée dans le NON SOI – comme étant le seul « inconvénient » d'appartenir au groupe d'opposition.

Giselle est persuadée qu'elle assume son identité lesbienne qu'elle réduit à une simple sexualité (« *Je suis quelqu'un de bien dans sa peau, au niveau de sa sexualité* »). Pourtant, la construction de son E.E.I.S. laisse entrevoir des brèches dans son édifice identitaire qui semble en être encore au stade de la reconstruction après la prise de conscience de son homosexualité (« *Il faut faire attention à ne pas se perdre soi même.* » - « *Il faut savoir trouver un juste milieu et c'est peut-être ce qui me pose le plus de problèmes en ce moment.* » - « *En fait, c'est bizarre, j'ai compris il y a pas si longtemps que ça qu'avant d'être une lesbienne, j'étais une femme* »). Rappelons que Giselle a 27 ans et qu'elle a pris conscience de son homosexualité à 22 ans.

L'estime de soi de Giselle dépend énormément du regard d'autrui. Elle est obnubilée par la crainte de ressembler au stéréotype lesbien, c'est à dire de pouvoir être étiquetée et jugée par le quidam hétérosexuel. (« *Je ne veux pas qu'on dise en me voyant : Celle là, elle est homo* »).

Elle se définit essentiellement par ce qu'elle ne veut plus être (« *ne pas être masculine* », « *ne pas correspondre à un type* »). Elle justifie son rejet du stéréotype en dénonçant ses effets aliénants et par une volonté militante de faire réfléchir les gens sur la diversité des homosexuels (« *J'aimerai, à mon niveau, faire avancer les opinions et leur dire qu'une lesbienne, c'est pas forcément habillée en mec* »). En fait, elle s'efforce d'être la plus lisse possible pour que l'on ait pas d'emprise sur elle au travers de son homosexualité (« *Je m'efforce de paraître asexuée* »).

Giselle reporte sur la communauté homosexuelle son angoisse d'être jugée négativement. De la même manière qu'elle croit que les échecs (biens relatifs) de sa vie privée nuisent à la réputation sociale de l'homosexualité qu'elle essaie de construire dans sa famille, elle reproche aux gays leur culture sexuelle « *pour ce que pourraient en penser les autres* ». Pour Giselle, la communauté homosexuelle, à laquelle elle reconnaît son appartenance, est responsable de sa mauvaise image auprès des hétérosexuels (« *Je me dis que si les gens extérieurs doivent avoir une image positive de l'homosexualité, il faut en montrer une image positive* »).

En résumé, Giselle est selon nous dans une impasse identitaire. L'homosexualité en tant que pratique sexuelle ne lui pose pas de problème. Ce qui la gêne, c'est le statut social de l'homosexualité sur laquelle est fondée son estime de soi. Elle reconnaît son appartenance à la communauté homosexuelle mais croit pouvoir s'affranchir de l'opprobre qui pèse sur ses membres en rejetant la culture communautaire qu'elle accuse d'être responsable de la mauvaise réputation des gays et des lesbiennes. Comme la stigmatisation de la société hétéro centrée la voue à être assimilée à la culture communautaire, elle tente de sortir de cette impasse et de rétablir son estime de soi en essayant de faire toujours mieux que les hétérosexuels.

4.3.3.2 Bertrand ou l'homosexualité qui affranchit

Le phénomène le plus remarquable dans l'E.E.I.S. de Bertrand est l'absence de toute référence à un SOI -.

Le SOI + est développé sobrement et très précisément comme un état de bien-être général et la satisfaction de vivre « *libre et sans contrainte* ». On constate dans les propos du sujet une forte adéquation entre le SOI + et le NON SOI + H(omosexuel). Les qualités du groupe homo sont également celles du sujet. Elles sont décrites avec la même sobriété et en contre – point du NON SOI – E(hétérosexuel). Il est à noter que les éléments du NON SOI + H(omosexuel) sont apparus en filigrane dans les propos de Bertrand. En effet, la deuxième question de l'entretien, qui avait pour objectif d'amener le sujet à se positionner par rapport au groupe homo (« Eux »), n'a obtenu avec Bertrand qu'une réponse en une seule phrase (« *des gens comme tout le monde* ») et avec quarante secondes de réflexion.

Le NON SOI – comprend exclusivement des références au groupe d'opposition. Rigides à la diversité, les hétérosexuels sont décrits comme ayant le plus souvent un regard stéréotypé sur les homosexuels, aveuglés qu'ils sont par leur conception dichotomique homme/femme.

Le cas de Bertrand est très différent de celui de Giselle. L'E.E.I.S. de Bertrand révèle que son estime de soi est solidement campé et en totale adéquation avec l'estime qu'il porte à la communauté homosexuelle. Cette estime individuelle et collective s'est construite par opposition à la culture hétéro centrée identifiée comme telle et largement critiquée.

Bertrand renverse la problématique du stéréotype. Ce ne sont pas les gays et les lesbiennes qui sont responsables de leur opprobre sociale mais bien les hétérosexuels, rendus rigides à la diversité par une culture binaire qui oppose systématiquement le masculin et le féminin. Bertrand affirme même que la visibilité de la culture homosexuelle a ébranlé les certitudes de la culture hétéro centrée.

L'E.E.I.S. de Bertrand

SOI +

SOI -

« Accompli », « atteint son but »,
« bien dans sa peau »

« Libre et sans contrainte »

Mon frère « m'envie énormément »

⇨ **adéquation entre le SOI + et le NON-SOI + H(omosexuel)**

E – Un regard stéréotypé sur les homos : « Drag Queens », « *Gogos* » « *Cage aux folles* », « côté extra- -vagant qui choque », « côté efféminé », « côté travesti », **« ils ne comprennent pas »**

H – « amalgame » des qualités homme/femme = richesse

E – dichotomie homme(= « macho », « sport automobile ») - femmes (= « sensible », « cuisine, ménage »)

H – « des gens comme tout le monde »

H – « Les homosexuels ont une vie très libre »

E – Rigidité à la diversité : « carcan », « pas d'ouverture d'esprit », « jugement tranché », « cloisonnés », « homophobes », « norme », « schéma tracé » « éducation judéo-chrétienne »

« beaucoup de chemin à faire encore », ébranlés par la « visibilité de l'homosexualité »

E = au sujet des hétéro
H = au sujet des autres homo

NON-SOI +

NON-SOI -

4.3.3.3 Quand la culture communautaire devient un facteur de résilience à l'agressivité hétéro sexiste

Giselle et Bertrand appartiennent tous les deux à une même catégorie sociale fortement stigmatisée qui met l'estime de soi des individus à rudes épreuves. Pour retrouver une estime de soi suffisante à leur équilibre psychologique, ils n'utilisent pas la même stratégie.

Giselle et Bertrand ne se différencient pas par le degré d'acceptation de leur orientation sexuelle. Ce qui les distingue, c'est leur manière respective d'aborder leur vécu qui change en fonction du degré atteint de distanciation par rapport à la culture dominante.

Bertrand a réussi à se débarrasser de ses repères hétéro centrés et lit désormais son expérience et celle du groupe auquel il appartient à travers sa propre culture, mélange d'expériences personnelles et d'apports communautaires. La culture communautaire a donné à Bertrand les armes nécessaires pour interpréter la stigmatisation comme une construction sociale et désarmer ses effets psychologiques d'oppression.

Giselle, quant à elle, est toujours dans un processus de respectabilité, c'est à dire dans un processus de normalisation hétéro centrée de l'homosexualité. Ce constat, nous ne le faisons pas à partir de son rejet du stéréotype communautaire, qui est effectivement une norme sans doute aussi aliénante que celle véhiculée par la culture hétéro centrée. Mais ce rejet du stéréotype s'appuie sur une justification qui n'arrive pas à nous convaincre car la lecture de son E.E.I.S. semble révéler un rejet en bloc de toute la culture communautaire. Le stéréotype serait alors un prétexte qui permettrait à Giselle de désavouer la culture de son groupe d'appartenance qu'elle rend responsable de la « mauvaise image » de l'homosexualité.

Giselle fonde son estime de soi sur le regard des autres, c'est à dire sur les valeurs des autres. Comme elle part avec un gros handicap (son homosexualité) dans la course à la reconnaissance sur l'échelle des valeurs de la culture dominante, elle s'efforce de se démarquer de la culture communautaire et essaie de compenser en voulant être la meilleure.

Nous pensons que cette stratégie est une impasse. La théorie Queer a démontré avec pertinence que la volonté de normaliser la manière de vivre son homosexualité n'a jamais permis de sortir du piège de la stigmatisation. Tant que la communauté hétérosexuelle dominante n'aura pas pris conscience de la relativité de ses normes, une lesbienne intégrée ou pas restera au mieux une déviante, au pire une « sale gouine ». Tant que Giselle n'aura pas pris conscience de son homophobie intériorisée, tant qu'elle référera sa vie aux normes de la culture dominante, elle percevra toujours sa vie comme un « *échec lamentable* ».

Conclusion

Comment s'intégrer, sans se renier, dans une société qui stigmatise notre appartenance à un groupe minoritaire ?

Ce dilemme n' a rien de spécifique aux homosexuels. On le retrouve à l'œuvre chez d'autres minorités. Pourtant la démarche identitaire des homosexuels n'est pas exactement identique à celle des membres des minorités raciales ou religieuses. La différence fondamentale vient du fait que l'existence d'une culture communautaire propre aux gays et aux lesbiennes n'est pas une évidence qui se transmettrait par la famille, contrairement, par exemple, à la culture maghrébine ou juive. La particularité des homosexuels est qu'ils se découvrent étrangers à leur propre culture familiale. Si la visibilité médiatique accrue de l'homosexualité a tendance à accélérer le processus d'identification, le déracinement identitaire provoqué par la prise de conscience de son homosexualité demeurent toujours très difficile à assumer en l'absence d'une visibilité positive et quotidienne des personnes lesbiennes, gaies, bi et trans.

La culture hétéro centrée apparaît, quant à elle, comme une évidence biologique, même aux yeux de la plupart des homosexuels. Dans ce contexte, et en l'absence d'un support communautaire, la tentation est forte de continuer à se référer aux normes hétéro sexistes. Il s'agit alors pour l'individu homosexuel de stabiliser son identité autour d'un compromis qui l'amène à accepter son orientation sexuelle non-conventionnelle mais à rejeter l'identité communautaire, accusée d'être la cause de la marginalité. Nous avons la conviction que cette stratégie aboutit à une impasse incapable d'assurer l'estime de soi du sujet et qu'elle est la principale source du mal de vivre de nombreux homosexuels.

A contrario, il nous semble que les gays et les lesbiennes qui ont réussi à développer une identité communautaire positive arrivent davantage à préserver leur estime de soi. Nous considérons cette identité communautaire comme une identité éminemment politique et nous la dissocions des multiples sub-cultures homosexuelles. En d'autres termes, nous définissons cette identité communautaire comme l'ensemble des éléments idéologiques qui permettent à certains gays et à certaines lesbiennes de repérer, de comprendre et de combattre les mécanismes d'oppression en matière de genres et de sexualités et de se construire leur propre espace de liberté.

L'acquisition de cette identité communautaire positive peut-être perçue comme la dernière étape dans le processus de reconstruction de l'identité qui suit le choc de la prise de conscience de son homosexualité. Les différentes stratégies élaborées par les individus ne seraient alors pas incompatibles mais se succèderaient à un rythme plus au moins rapide en fonction de l'environnement social du sujet.

Ainsi, l'identité communautaire homosexuelle serait un facteur de bien-être et de résilience à l'agressivité homophobe. Il va sans dire que cette affirmation fera réagir les tenants de l'ordre symbolique, toujours prêts à défendre contre « les communautarismes » le sacro-saint « universalisme républicain » qui a exclu jusqu'en 1946 les femmes de l'égalité des droits et qui s'obstine aujourd'hui à en faire de même avec les homosexuels.

Bibliographie

Ouvrages généraux pour comprendre les questions LGBT[1] :
- Borillo D., L*'homophobie,* coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 2000.
- Castañeda M., *Comprendre l'homosexualité,* coll. « Réponses », Paris, Robert Laffont, 1999.
- Fortin J., *Homosexualités, l'adieu aux normes,* coll. « La discorde », Paris, Textuel, 2000.
- Martel F., *Le rose et le noir, Les homosexuels en France depuis 1968,* coll. « L'épreuve des faits », Paris, Seuil, 1996.
- Tamagne F., *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris (1919 – 1939),*coll. « l'Univers Historique », Paris, Seuil, 2000.

Sociologie de la déviance :
- Becker H., *Outsider*, Paris, Editions Métailié, 1985.
- Goffman E., *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les éditions de minuit, 1996.

Suicide des jeunes homo/bi-sexuels :
- Dorais M., *Mort ou fif. La face cachée du suicide chez les garçons,* Montréal, VLB éditeur, 2001.
- Verdier E. & Firdion J-M., *Homosexualités et suicide ,études, témoignages et analyse,* Montblanc, H&O éditions, 2003.

Tendance Queer :
- Bourcier M-H., *Queer zones, politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, coll. « Modernes », Paris, Balland, 2001.
- Dorais M., *Eloge de la diversité sexuelle,* Montréal, VLB éditeur, 1999.
- Eribon D., *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.
- Eribon D., *Une morale du minoritaire, Variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Fayard, 2001.
- Foucault M., *Histoire de la sexualité 1, La volonté de savoir*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1976.
- Madame H, *Le petit Madame H illustré,* …………………………………………………

Sur les rapports sociaux de sexe :
- Badinter E., *Fausse route*, Paris, Editions Odile Jacob, 2003.
- Welzer-Lang D., *Les hommes aussi changent*, Paris, Editions Payot et Rivages, 2004.

Etudes réalisées par les associations LGBT :
- *L'homophobie au travail, ça existe encore ?*, livre blanc de l'association l'*Autre Cercle*, 2003 (www.autrecercle.org).
- Les rapports annuels de l'association *Sos homophobie*, 3 rue Keller - 75000 Paris (www.france.qrd.org/assocs/sos).

Divers :
- Leymann H., *Mobbing, La persécution au travail*, Paris, Seuil 1996.
- Minc A., *Epîtres à nos nouveaux maîtres*, Paris, Grasset, 2002.

[1] Lesbiennes, Gaies, Bi & Transsexuel – Transgenre.

Table des documents et des annexes

Les annexes sont détachées du corps du mémoire. Elles forment deux livrets consultables séparément :

Annexes 1

Les annexes 1 comprennent tous les documents relatifs au questionnaire.

- ✓ La version définitive du questionnaire.
- ✓ Tableau statistique 1 : Question 37 du questionnaire (Avez vous déjà eu des idées suicidaires ?).
- ✓ Tableau statistique 2 : Question 36 du questionnaire (Avez-vous déjà ressenti les états suivants ? - symptômes de dépression).
- ✓ Tableau statistique 28 : Question 8 du questionnaire (Fréquentez vous ? – fréquentation des espaces de sociabilité communautaires).
- ✓ Les soixante-dix questionnaires qui nous ont été retournés.

Annexes 2

Les annexes 2 comprennent tous les documents relatifs aux entretiens et à la méthode des scénarii .

- ✓ Retranscription de l'entretien N°1 : Henry, 21 ans.
- ✓ Retranscription de l'entretien N°2 : Jean, 48 ans.
- ✓ Le guide d'entretien utilisé pour les entretiens N°3 & 4 (Giselle et Bertrand).
- ✓ Retranscription de l'entretien N°3 : Giselle, 27 ans.
- ✓ Retranscription de l'entretien N°4 : Bertrand, 29 ans
- ✓ Les textes des trois scénarii.
- ✓ Retranscription des commentaires tenus au sujet des trois scénarii.

Table des documents :

Remerciements

Nos remerciements vont tout d'abord à Monsieur Jean-Luc DESHAYES qui a accepté de suivre la longue élaboration de ce mémoire et n'a pas hésité à entretenir sur plusieurs années notre motivation irrégulière.

Nous tenons également à remercier Monsieur Dominique WEYANT pour l'aide technique qu'il nous a apporté, notamment pour le traitement informatique des résultats du questionnaire, ainsi que Monsieur Alexandre DEFOSSE pour son travail de relecture attentive.

Nous remercions enfin toutes les personnes qui ont accepté de consacrer quelques instants pour remplir le questionnaire et toutes celles qui nous ont fait confiance en nous livrant une part de leur intimité dans le cadre de nos entretiens.